

LUMO SKENDO

LES ALBANAIS

CHEZ EUX ET A L'ÉTRANGER

« Les types les plus nobles
étaient encore ceux des Alba-
nais en fustanelle blanche. »

PAUL BOURGET.

Avec une Lettre-préface de M. EUGÈNE PITTARD

Professeur à l'Université de Genève



LAUSANNE

1919

PRIX : 1 FRANC

LUMO SKENDO

LES ALBANAIS

CHEZ EUX ET A L'ÉTRANGER

« Les types les plus nobles
étaient encore ceux des Alba-
nais en fustanelle blanche. »

PAUL BOURGET.

Avec une Lettre-préface de M. EUGÈNE PITTARD

Professeur à l'Université de Genève



LAUSANNE

1919

LETTRE-PRÉFACE

Monsieur,

Nous ne nous connaissons pas personnellement et, cependant, vous m'envoyez votre manuscrit en me demandant, à moi qui ai quelque peu étudié la Péninsule des Balkans, quelques mots d'introduction pour votre brochure. Comment ne serais-je pas touché par ce geste de confiance? Vous vous êtes dit, sans doute, que les hommes raisonnables se méfient des réquisitoires passionnés et vous êtes venu tout uniment vers quelqu'un qui essaie d'envisager les redoutables problèmes de l'après-guerre dans la Péninsule avec le plus possible d'objectivité, vers quelqu'un qui pense ne posséder aucun atome d'esprit impérialiste et qui, à l'exemple de millions et de millions d'hommes, voudrait que cette guerre fût la dernière des guerres.

Suis-je vraiment digne de la confiance que vous me témoignez?...

Néanmoins, je réponds d'autant plus volontiers à cette demande que l'Albanie, chez qui n'existe aucun souci de conquête, n'aspire qu'à conserver ses limites historiques modernes — les anciennes limites étaient autrement plus considérables — et reformer, dans la paix, la République confédérée albanaise, laquelle, mieux que n'importe quelle forme gouvernementale, assurera à tous les citoyens le maximum de libertés individuelles. Un Suisse, devant de telles aspirations nationales, ne peut répondre qu'un seul mot : « Présent ! ».

Depuis le mois d'août 1914, les manifestes de tous les Alliés ont assuré au monde entier que la grande guerre devait amener la libération des peuples, de tous les peuples. Ce combat formidable pour le Droit et la Justice, véritable croisade menée par l'Idéal, a donné à chacune des nationalités qui désiraient leur autonomie, la certitude de pouvoir disposer elles-mêmes de leurs destinées. Il ne faudrait pas aujourd'hui faire obstacle à ceux qui marchent vers ce noble but. Le Président Wilson n'est-il pas entré dans la lutte pour réaliser de telles aspirations? L'intervention des Etats-Unis n'a-t-elle pas été basée sur ces principes de libération qui, permettant aux petites nations de se reconstituer dans une atmosphère respirable, mettront du même coup un terme aux guerres futures!...

Ce souffle d'idéalisme a soulevé les masses; il a revivifié les cœurs des opprimés, jusqu'à les rendre capables de tous les sacrifices. Et il est certain, aujourd'hui, que si une tentative quelconque d'impérialisme devait triompher à n'importe quel endroit de la Terre, elle ne servirait qu'à perpétuer la guerre — et quelle guerre! — car ceux, qui seraient les victimes de tels attentats, n'accepteraient plus jamais la servitude.

Les souffrances inouïes de ces cinq dernières années ne peuvent pas avoir été vaines. Les hommes et les nations qui ont senti passer sur leurs fronts le vent de la liberté sont décidés à ne plus courber la tête et je sais qu'en plusieurs endroits de l'Europe, d'où certains spectacles de la Conférence de Paris sont suivis avec angoisse, des résistances éventuelles se préparent — si elles devaient apparaître, elles seraient formidables...

Si vraiment la Conférence de la Paix désire assurer le repos du monde, elle ne doit pas oublier un instant les promesses magnifiques faites à tous ceux — quelles que soient leurs races, leurs langues, leurs religions — qui ont subi des violences injustifiées. Et la parole de Montesquieu prend ici une intonation particulièrement solennelle : « Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle qu'on exerce à l'ombre des lois

et avec les couleurs de la justice ». Qu'on n'extorque pas des lois spécieuses et qu'on ne prostitue pas la justice ! Les premières tyrannies qui tenteraient d'apparaître trouveraient immédiatement sur leur chemin un Guillaume Tell...

Toutefois, j'ose espérer que l'avenir, qui s'élabore, n'aura nul besoin d'envisager de telles éventualités. Tous les voisins de l'Albanie ont, à tour de rôle, souffert d'injustices et j'ai la conviction que nul d'entre eux, se rappelant ses souffrances, n'en voudra faire subir à son tour.

J'ai le très grand regret de n'avoir pas encore parcouru l'Albanie, comme je le désirerais. Le peu que j'en ai vu m'a donné une envie intense de connaître ce pays dans son intimité. Tout ce que je sais de l'Albanie, tout ce que j'ai appris depuis mes derniers voyages en Orient, me la rendent extrêmement sympathique : ses mœurs ont des particularités qui les rapprochent à un haut degré de nos mœurs pastorales et républicaines. Nos « *landsgemeinden* » ont, chez les Albanais, une réplique sous la forme de ces conseils généraux auxquels participe un peuple entier, un peuple libre qui se donne à lui-même ses lois.

Lorsqu'on a voyagé dans la Péninsule des Balkans et qu'on a étudié d'un peu près, et sans parti pris, les diverses populations qui habitent ces territoires, on n'est pas longtemps à s'apercevoir en quelle estime sont tenus, presque partout, les Albanais. Ceux-ci, que la pauvreté de leur pays oblige à des exils temporaires dans tous les Etats de l'Orient et jusqu'en Amérique, occupent, en général, dans la hiérarchie de l'honnêteté, une place particulièrement honorable. Les mercenaires albanais, où qu'ils aient combattu, l'ont fait avec une vaillance et un souci de la foi jurée — autre rapprochement avec les Suisses — qui commandent le respect. La vaillance, chez les Albanais, est une vertu primaire. N'est-elle pas d'ailleurs l'apanage des deux sexes ? Les femmes souliotes — c'étaient bien réellement des Albanaises — resteront à cet égard des exemples qu'on ne pourra jamais dépasser.

Les Albanais me paraissent être les descendants les plus authentiques des anciens Illyriens. Ils occupent un territoire que leurs ancêtres historiques ont toujours su défendre avec un incomparable héroïsme. On sait les difficultés militaires que les Romains eurent à surmonter pour pénétrer en Illyrie. On sait que, seuls dans la Péninsule des Balkans, les Albanais ne furent jamais vaincus par les Osmanlis. L'histoire de Skanderbeg est dans toutes les mémoires. La simplicité des mœurs, l'honnêteté, le goût du travail, les aptitudes intellectuelles, le courage, le respect de la parole donnée, sont-ce là, oui ou non, des vertus ? Et le peuple qui les possède n'a-t-il pas droit à la liberté ?

Le Président Wilson est aujourd'hui l'arbitre du monde. Il a, au plus haut degré, le sens de la justice : Je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez l'intéresser à l'histoire et au sort de l'Albanie. Il comprendrait aussitôt — et tous les Alliés avec lui — la certitude de vos droits.

Permettez-moi, d'ailleurs, d'ajouter que j'ai également confiance dans les Etats qui avoisinent l'Albanie. Ils ne peuvent pas ne pas comprendre que leur intérêt, c'est-à-dire leur sécurité, est aussi dans la réalisation intégrale du Droit et de la Justice.

Et c'est avec le ferme espoir que vos légitimes aspirations seront écoutées, que je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments distingués.

Eugène PITTARD.

Genève, le 6 mai 1919.

LES ALBANAIS CHEZ EUX ET A L'ÉTRANGER

L'autre jour, il était question, chez un ami, du caractère des Albanais, des capacités, de la sociologie, de la manière de vivre et de travailler de cette nation, et mon auditeur de s'exclamer :

« — Mais comment ! généralement on nous dépeint les Albanais sous les traits d'un peuple primitif (pour ne pas dire peuplade), qui n'a d'autre aptitude que celle de faire la guerre. »

Oui, mais la qualité de guerrier, l'habitude de braver la mort et de ne pas trop la craindre, ne doit pas exclure d'autres vertus, et le pays des Albanais, si déchiqueté et morcelé par la nature de sa configuration physique, a donné naissance à une grande diversité de dispositions naturelles et de penchants chez ses habitants ; et c'est ainsi que, s'il y a parmi eux d'excellents soldats, il n'y manque point, d'autre part, de bons commerçants, de très habiles artisans et de rudes travailleurs.

La plupart des voyageurs n'ont remarqué, comme Albanais, que des *kavass*, des gardiens, ou la belle garde du sultan à Constantinople, et de là ils ont cru que l'Albanais est un gaillard beau et fort, fidèle et brave, sur lequel on peut toujours compter, mais duquel il ne faut pas s'attendre à beaucoup de labeur, ni travail, « admirable, du reste, pour tous les métiers où il faut parader sans rien faire », comme le dit avec humour un Français plein de verve¹⁾.

Ces mots, que nous venons de citer, sont comme une tape amicale sur les épaules des Albanais, car, même comme « paradeurs », personne ne s'est jamais avisé de contester leurs vertus. « Si le voyageur fait l'éloge du Turc parce que son domestique turc est tellement agréable, vous trouvez généralement que ce Turc est un Albanais²⁾. » De sorte que les *kavass*³⁾ de toutes les ambassades et légations à Constantinople, ainsi que ceux des consulats dans les villes de Turquie, étaient exclusivement des Albanais ; on en voyait aussi chez les missions étrangères, les grandes maisons de commerce et les riches particuliers, partout où ces gens ont à remplir des fonctions qui demandent du tact et de l'intelligence, et surtout beaucoup de discrétion et de fidélité ; on n'en a jamais eu à se repentir, et jamais maître n'a été trahi, volé ou abandonné par son *kavass*, fût-ce au risque de laisser sa vie.

« L'Albanais est un homme dévoué jusqu'à la mort. Une fois engagé, un Arnaoute est, non seulement le serviteur le plus sûr et le compagnon le plus loyal dans tout l'Orient, mais encore le protecteur le plus utile dans quelque difficulté qui se présente⁴⁾. »

¹⁾ *Souvenirs des Balkans*, par RENÉ MILLET, 1891, Hachette, p. 19.

²⁾ *If the traveller praises the Turk because he finds his turkish servant so delightful you will generally find that this Turk is an Albanian... The Mahomedan convert among the Greeks and Slavs becomes a Turk, but an Albanian remains true to his nation's hope.* » *Europe and the Turks*, by NOEL BUXTON, London 1907, p. 49.

³⁾ Un *kavass* n'est pas un domestique ; c'est un homme de confiance, une garde, et le mot peut parfois se traduire par huissier ou aide de camp.

⁴⁾ H.-CHARLES WOODS, *La Turquie et ses voisins*. Paris (sans date), p. 84.

L'Anglais Brailsford, qui était allé en Macédoine pour distribuer des secours de la part du « Balkan Committee » de Londres aux Bulgares, après leur révolte de 1903, une fois arrivé à Monastir s'adressa à différents personnages chrétiens, ayant des caractères officiels, pour leur demander des hommes de confiance, et il apprend à la fin que tous ces gens ne sont que des Albanais musulmans, orthodoxes, catholiques ou protestants, tous recommandés par des non Albanais, par des archevêques, des consuls ou des missionnaires ¹⁾. Brailsford nous apprend que la mission pour la distribution des secours employait quinze Albanais et six non Albanais, c'est à-dire des Slaves; de ces six derniers, deux seuls se sont trouvés avoir des charges de confiance, et l'un de ces deux était inapte à s'acquitter de ses fonctions, ce qui fait 50 % de défection à l'attente, tandis que parmi les quinze Albanais il n'y en a eu qu'un seul qui ait été l'objet d'une légère objection (*the lightest reprimand*), ce qui fait — car tous les quinze avaient des charges de confiance — une proportion de 6 %. Les chiffres ont leur propre éloquence.

Nous demandons l'indulgence du lecteur pour nous permettre de transcrire ici une partie du passage du livre de Brailsford concernant le caractère des Albanais :

« An Albanian's sense of honour is not entirely external. He will murder you without remorse if he conceives that you have insulted him—as Turkish officers and Russian consuls have learned to their cost—and if the murderer, a lonely outlaw, should find his way even to a strange and possibly hostile tribe, it will fight to the last rather than surrender him to the authorities. But he is equally punctilious about his own pledged word. To keep it he will face any risk himself, and to help him to keep it, his tribe will think no sacrifice extravagant. It is extremely mediæval, no doubt, this Albanian sense of honour, but if it has the crudity and bloody mindedness, it has also the chivalry and something of the inward dignity of the knightly spirit.

« An incident which made a profound impression on me will serve to show better than any testimony in general terms what is the usual attitude towards the Albanians of those who know them best. It was necessary in the course of relief work undertaken by the British Fund in Macedonia last winter to send large sum of money in gold from Monastir to Ohrida, Resna and other places where we had centres. The usual method was to send our Albanian *kavass*, a lad named Hassan, on horseback over the mountains with his rifle on his shoulder and the money in his belt. No one ever seemed to question his trust worthiness. He carried first small sums and then large, and there was never a penny missing. He had arrived one day in Ohrida with a matter of £ 400, and he stood while I counted it with his air of ingeniousness, and quite selfconfidence which suggested an English public school-boy rather than a Balkan peasant. It was a face that no one could fail to trust, kindly and gentle yet spirited, with its blue eyes and the blonde hair that might have been English or Norse. The money was right, as usual, and something which we had to discuss caused me to ask Hassan if he knew the whereabouts of a certain house in Ohrida—rambling city of dark lanes and deserted byways, half ruins, half streets. He smiled at the question. He knew every inch of the town. There was something humorous in the twinkle of his eye which made me ask how that could be. He came from a distant part, and had lived for a year or two in Monastir. And then frank, unblushing, and delightfully natural, he gave the answer, « I was with Shahin ». I found myself instinctively, stupidly fearing for the money bags on the table, for Shahin (the falcon) was the most notable of all the brigands in the countryside, a sort of Robin Hood, who robbed with art and murdered with irony. He was in some sort the incrowned tyrant of these regions...

« I told the story to a friend. « Why should you distrust the lad?... said he... Brigandage is a profession like another. While he was a brigand he was true to the

¹⁾ Voir son ouvrage *Macedonia, its races and their future*. London 1906.

band; while he is in your service he will be true to you.» And indeed Hassan himself had made his avowal much as an English youth might have said, «I served in the Imperial leomanry» or «I was with Baden-Powel.» But most significant of all was the laconic question with which a Bulgarian Bishop replied to my inquiry: «Would you trust him.»—I asked, «He is an Albanian. Is he not?» was the answer. For centuries the Slavs and the Albanians have been in deadly, unremitting feud. And here was the comment of one enemy on the character of the other.

«Hassan was a peasant and a Mohamedan. But we had even better opportunities of judging the qualities of other Albanians, who belonged to every christian sect and to the most various levels of culture. There was no intention or consciousness behind it, but none the less when I count over the natives who assisted us in one capacity or another in our seven relief *dépôts*. I find that there were fifteen Albanians and only six of other races, and of these six only two were in responsible positions, and one of the two proved to be unsuitable. Of the fifteen Albanians only one ever earned the lightest reprimand, and though they handled many thousands of pounds among them I would guarantee the scrupulous honesty of every man of them. I remember going on my arrival to one of the protestant missionaries to ask him to recommend me some honest assistants for the purchase and distribution of food, blankets, clothing, etc. He was quite sure that he could do so,—Protestantism in his eyes was the one guarantee of honesty. When his list was complete, I noticed that every name in it was Albanian, which was odd, since the Protestant mission is supposed to be a mission to Bulgarians. The Catholic priest was equally sure that honesty is incompatible with eastern Christianity, and he too was ready to produce the one honest native in Monastir, of course, a Catholic. When it turned out that this man also was an Albanian, I felt no small relief. Here at length is a race which neither religion, nor education can corrupt. In the end our Albanian staff included moslems, «Greeks», Protestants and Catholics. I think one of the bravest men I have ever known was one of the Protestants. He had a superb physique but he had born in a town and had never carried arms. At the time when the Turkish authorities in Castoria were molesting the Bulgarians peasants who came into our hospital, beating some of them, detaining others, and carrying off a few against their will to the Turkish ambulance, I sent this man to take his stand at the gate of the town, and inform me at once if any violence was offered to our *protégés*. He had not long to wait, but instead of losing time while he ran for me, he dealt with the situation himself. He marched boldly, unarmed «Giaour» though he was, into the midst of the Turkish soldiers and gendarms; rescued the Bulgarian peasants by main force and escorted them triumphantly to our hospital. The possession of a rifle will often make a man of a Bulgarian insurgent, but only an Albanian could have showed such a courage as this, unarmed against a crowd of Turks with wapons. But there are in the Albanian nature even rarer capacities than this. Honesty and courage in different degrees are the possession of all true mountaineers. The Albanian sisters of the order of St-Vincent-de-Paul, who worked at Monastir under the direction of a French superior, and in Castoria hospital under an English lady, sister Augustine, gave proof of a rare devotion. Born in a country where no woman dreams of any sphere outside the home that is almost a harem, they had imbibed all the spirit of practical charity disciplined kindness which distinguishes their order. They schrank neither from exposure nor infection, nor fatigue, and no European lady with centuries of civilisation behind her could have been more gentle or more sympathetic. The all came from the wild regions of Northern Albania, and I suppose the men of the families they had renounced are still savages in all essentials. And yet it was always with an effort that one realised that these women, who spoke a cultivated French and thought in terms of western Christianity, were the sisters and daughters of Ghég clansmen.»

Comme soldats et guerriers, les Albanais ont une renommée dont on a même trop parlé. Ils ont formé, non seulement les meilleures troupes de la Turquie, mais ils se sont également illustrés et ont rendu de brillants services comme condottieri (*stradiotes*) chez des princes de l'Occident, en Italie, en France, et même jusqu'en Flandre, où ils ont servi dans les rangs des impériaux¹⁾. On dit même que l'art militaire doit quelque chose aux Albanais qui ont été les premiers à introduire en Occident la cavalerie légère²⁾. On voit donc que les Albanais après avoir illustré leur propre étendard, dans la glorieuse lutte contre les Turcs au quinzième siècle, ils ont été non moins brillants chez les autres princes au service desquels ils étaient entrés, ainsi que sous les Turcs eux-mêmes lorsqu'une bonne partie des Albanais eut embrassé l'islamisme. Mais on aurait tort de les accuser d'avoir servi seulement la cause du croissant, car, au commencement du siècle dernier, nous les voyons se dévouant pour la croix, avec une bravoure et une abnégation, dont l'histoire ne peut pas nous offrir beaucoup d'exemples³⁾; en effet, si des Albanais tels que Omer Vrioni, Ibrahim pacha (le fils de Mehmet Ali d'Egypte), Mustafa pacha (de Shkodra), et Alexandre-le-Noir (de Mirdite) combattaient pour le sultan, ils avaient en face d'eux d'autres Albanais, des héros de Souli et d'Hydra, les Botchari, les Djavela, les Bouboulina, les Miaouli, qui versaient leur sang généreux pour la liberté et pour la gloire de la croix⁴⁾.

Après avoir écrit ces lignes, j'ai voulu savoir ce que d'autres que moi ont pensé en général sur les Albanais et je prends un volume parmi les vieux bouquins, au hasard, celui qui me tombe sous la main : c'est un *Dictionnaire géographique portatif*⁵⁾, et voici ce que je lis, à la page 13, article Albanie :

« Albanie, province de la Turquie d'Europe sur le golfe de Venise, bornée au sud par la Livadie, à l'est la Thessalie et la Macédoine, au nord par la Bosnie et la Dalmatie. Elle comprend l'ancienne Illyrie grecque et l'Epire. Il y a d'excellents vins. Les habitants sont grands, forts, courageux, infatigables, bons cavaliers et grands voleurs. »

¹⁾ Sur les stradiotes, voir plus loin les notes dans le chapitre : *Albanais illustres*, Basta, etc.

²⁾ Voir sur les condottieri albanais : *Albanie*, Bruxelles-Londres, 1897-1908, passim. Les numéros 1 et 2 de *l'Albanie* (Lausanne 1918). Sathas : *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, Paris 1880, vol. IV. Par le même *Ellinica Anecdota* (en grec.) Athènes, 1877. Duhesme : *Précis historique de l'infanterie légère*, tome 3. Remarquable également, surtout au point de vue de la bibliographie, le petit opuscule en langue roumaine, *Basta si Mihai-Viteazul*, par le professeur N. Jorga, Bucarest, 1899.

³⁾ Il n'est pas un peuple moderne dont les annales offrent des exemples de vaillance plus étonnants que ceux des Albanais. Au quinzième siècle, ils ont eu leur Scanderbeg, leur Alexandre-le-Grand, qui n'eut certes pas pour sa gloire un théâtre aussi vaste que le Macédonien, mais qui ne lui fut point inférieur par le génie et fut bien autrement grand, par la justice et la bonté. — Et quelle peuplade dépassa jamais en courage ces montagnards souliotes où sur des milliers il ne se trouva pas un seul vieillard, pas une femme, pas un enfant, pour demander grâce aux massacreurs envoyés par Ali pacha ? L'héroïsme de ces femmes souliotes qui mettaient le feu aux caissons de cartouches, qui se précipitaient du haut des rochers ou s'élançaient dans les torrents en se tenant par la main et en chantant leur chant de mort, restera toujours l'un des étonnements de l'histoire.

E. Reclus, *Géographie Universelle*, Paris, 1875, vol. I, p. 185.

⁴⁾ Les Grecs se sont évertués à faire passer pour des Grecs les Souliotes : ils ont eu tort, et à présent personne ne doute que ces héros ont été des Albanais ; l'officier alsacien Adolphe Cerfbeer, au service du fameux Ali pacha de Janina, sous le nom d'Ibrahim Manzour efendi, dans son ouvrage intitulé *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie* (Paris 1827 et 1828), chapitre III, appuie d'une façon toute particulière sur le fait que les Souliotes sont des Albanais et non des Grecs, comme le voudraient les Grecs eux-mêmes ; n'ayant pas en ce moment entre les mains cet ouvrage, je cite ici le passage en question d'après une traduction allemande : «... Jetzt warf er (Ali pascha) seine Blicke auf die Soulioten, einer albanischer Stamm griechisch-orthodox Konfession die aber nur albanisch sprechen. Es schien mir nicht unnötig, gerade auf dieser letzter Umstand hiezuweisen denn die Eitelkeit der Griechen hat sie oft dahin geführt, die Einwohner von Sulii als ihre Volksgenossen zu reklamieren, eine Behauptung deren fahrlässigkeit durch Sitten, Fracht, und Sprache, die rein eine albanisch sind, erwiesen wird. »

⁵⁾ Traduit de l'anglais sur la deuxième édition de Eurent Echard, par Vosgien, revue et augmentée par J.-Fr. Bastien, Paris, 1795; le même, augmenté et refondu, par Giraud, Lyon, 1810.

J'aurais pu escamoter les deux derniers mots et épargner une phrase déplaisante à mes protégés. Mais, réflexion faite, j'ai trouvé que ces deux mots venaient fort à propos et qu'il vaut mieux regarder en face le désagréable. En effet, n'est-ce pas là le tort, le crime, le défaut, imputé à l'Albanais, d'être voleur et brigand ? N'est-ce pas que poètes, romanciers et publicistes ont reproché à tout propos aux Albanais d'être de farouches brigands, des coupeurs de têtes, des voleurs de grand chemin ?

Il faut dans toutes choses faire la part de l'exagération et de l'imagination. Examinons donc la question de sang froid, sans parti pris, et surtout d'un point de vue objectif et nullement pour les besoins de la rime ou de la mesure, ni guidés par des passions politiques.

Tout d'abord, je ne trouve rien d'extraordinaire, ni d'étonnant qu'il y ait, ou qu'il y ait eu des brigands en Albanie. C'est simplement une chose regrettable, mais nullement une anomalie monstrueuse : oublie-t-on qu'en Turquie, le brigandage a été partout en honneur, en Europe comme en Asie-Mineure ? Oublie-t-on que l'Anatolie est infestée de brigands et que la Bulgarie et la Serbie ont eu leur bande de *haiduks* (brigands) ? Ne sait-on que le mot *klephte*, poétisé et « sublimisé », signifie simplement bandit et voleur en langue grecque ?

Et ce n'est pas là de l'histoire ancienne ; il ne s'agit point d'un passé lointain perdu dans le brouillard des temps : les bandits, les brigands et les voleurs, en un mot les klephtes, sont d'une époque toute moderne en Grèce, pour ne pas dire contemporaine. Qui ne se rappelle pas leurs exploits et qui encore refuserait de se souvenir du brigandage qui florissait dans un passé pas trop éloigné même en Italie ?

Qu'y a-t-il donc d'anormal qu'il y ait existé des brigands en Albanie, dans un pays soumis à la Turquie et où, par conséquent, tout devait encourager le brigandage et rien n'était tenté pour l'enrayer ?

Mais le brigandage en Albanie est-il ou a-t-il été l'effet logique et funeste de l'administration ottomane, ou bien est-ce une institution nationale des Albanais ?

Notre réponse est courte : Pendant à peu près une année et demie que dura le gouvernement albanais (fin 1912—mi 1914) on n'a eu à enregistrer aucun fait de brigandage, de vol ou de rapt dans toute l'Albanie.

Autre fait : Pendant près de deux années qu'a duré la fameuse ligue de Prizrend en 1880, il n'y a eu aucun cas de brigandage, et le nord de l'Albanie, c'est-à-dire les régions sur lesquelles s'exerça le pouvoir de la ligue nationale, a joui d'une tranquillité, d'une discipline et d'une sécurité complètes.

Autre fait encore plus probant : on sait qu'en 1912 les Albanais avaient eu à lutter contre le chauvinisme des Jeunes-Turcs et qu'une grande partie du pays s'était révoltée ; à un moment donné, les Albanais battent les Turcs, entrent en maîtres dans les grandes villes, y comprises Prishtina et Uskub, où toute autorité du gouvernement ottoman a cessé d'exister et où les Albanais restent les maîtres absolus, n'obéissant qu'à leurs chefs respectifs et à leur..... bon sens. Cet état dura quelques semaines et un témoin qui avait vu les choses de ses propres yeux, à Uskub, me racontait avec une profonde admiration que, pendant tout le temps où la ville était restée à l'entière discrétion des « farouches Albanais », il n'a été commis aucun crime, aucun délit, pas même la moindre contravention. Ces montagnards armés n'ont ni pillé, ni tué, ni même volé une miche de pain. Et lorsque leurs chefs leur eurent donné l'ordre de rentrer chez eux, tous s'en allèrent avec la même dignité et la même discipline qu'ils étaient venus.

L'Albanais est donc capable de discipline et d'ordre. Le brigandage n'est pas son naturel. Ainsi que le dit fort bien Brailsford dans le passage que nous avons cité plus haut, l'Albanais a un sentiment très prononcé de sa dignité et l'amour-propre chez lui atteint même un degré excessif ; on peut dire que l'idée de son honneur est son caractère dominant, son plus grand souci. C'est ce qui le rend tellement hospitalier et lui fait considérer comme une offense personnelle le refus de l'hospitalité qu'il offre. L'auteur de ces lignes se rendait — il y a sept ans — de Jakova à

Mirdita, par le Pont du Vizir, sur le Drin. Au bout du pont, il trouve un Albanais d'une cinquantaine d'années, venu à cheval à sa rencontre, l'arrivée de l'étranger dans ces parages étant parfois signalée de loin. Le bonhomme veut nous héberger chez lui, nous y faire passer la nuit, ou au moins nous faire prendre un repas. Nous sommes pressés et ne voulons pas perdre notre temps. Mais l'autre insiste et raisonne de la sorte : « Si vous n'acceptez d'être mes hôtes à présent que vous passez tout près de ma maison, il me faudra renoncer pour toujours à l'honneur de vous voir chez moi, car, pour sûr, vous n'aurez plus jamais l'occasion de repasser par ce chemin. » Nous avons été obligé de céder.

C'est ce même sentiment qui fait refuser à un Albanais les pourboires, car, non seulement jamais un hôte ne se fait payer, mais il est encore fort rare qu'un Shkipetar accepte une récompense pour son service, lorsque celui-ci est rendu par déférence ou par amitié. Je me rappellerai toujours ce que m'a raconté un vieil et riche ami qui avait voyagé de Durazzo à Elbassan en compagnie d'un gendarme du pays; le bonhomme était d'une grande serviabilité, plein de prévenance pour le vieillard qu'il accompagnait et se trouvait tout heureux de faire les honneurs de son pays à un étranger de marque. Arrivé à destination, le voyageur veut récompenser les aimables services du gendarme, mais celui-ci refuse avec beaucoup de douceur et dit en rougissant qu'il se considérait heureux d'avoir été utile à un hôte qui voyagait dans son pays.

« Qu'il soit grand-vizir à Stamboul ou berger dans les solitudes du Pinde, le Shkipetar (c'est ainsi que l'Albanais se nomme lui-même) est un aristocrate, un homme libre, un noble¹⁾. »

Le domestique même, en Albanie, est traité avec égard par le maître qui l'appelle *djali* (pluriel *djem*), enfant, garçon, et *trim*, brave; ce sont les deux termes qui remplacent ceux de serviteur et domestique.

Les officiers turcs ont fort souvent payé de leur tête une offense personnelle faite à un soldat albanais. En 1911, c'était un officier allemand, au service de la Turquie, qui était tué à Yildiz, par un soldat albanais auquel il avait donné une gifle. Et le consul russe à Monastir, Rostkovsky, qui avait contracté l'innocente habitude de cravacher des soldats turcs, trouva la mort devant un factionnaire albanais qu'il avait voulu traiter de même²⁾.

Mais revenons au brigandage. Le fait est que celui-ci a existé en Albanie où il y a eu des brigands que nous pourrions appeler de profession et les brigands d'occasion. Ces derniers étaient généralement des persécutés du gouvernement ottoman ou des gens qui avaient eu un démêlé avec quelqu'un de plus fort qu'eux, des espèces d'outlaw qui fuyaient la justice et l'injustice. Ils n'exerçaient point donc un métier par esprit de lucre et par fainéantise à l'encontre des autres, c'est-à-dire les brigands de profession.

Or, le brigandage de profession n'a été propre qu'aux habitants de Luma, de Mirdita et à ceux des montagnes de Dibra, dans l'Albanie du nord, tandis qu'au sud ce sont les Laps — ceux qui vivent entre Valona et Argyrokastrò — qui sont tristement renommés par leurs actes de vol et de rapine. Dans le reste de l'Albanie, le vol est inconnu : à Cossovo, par exemple, et surtout je parle d'Ipek et de Iakova, pays sur lesquels je suis très bien informé, on peut voyager chargé d'or sans avoir rien à appréhender. Là, lorsqu'il arrive de découvrir le cadavre de quelqu'un tué par *vendetta*, on est certain de trouver sur le défunt tout son avoir, car le meurtrier se glorifie de s'être fait justice, d'avoir vengé les mânes d'un parent, mais il se considérerait comme éternellement déshonoré s'il volait sa victime.

Les brigands de Mirdita exercent leur métier sur les habitants de la plaine de Tirana et Kruja (Croya) qui sont exclusivement des musulmans; ceux de Luma et

¹⁾ RENÉ PINON, *L'Europe et la Jeune Turquie*. Paris 1913, p. 296.

²⁾ L'amour-propre acquiert souvent un tel degré maladif chez les Shkipetars, que, si le harakiri avait été en usage chez eux, et vu qu'il est beaucoup plus expéditif de se suicider que de tuer un autre, la race albanaise aurait été depuis longtemps un souvenir ethnographique.

de Dibra exercent leur déprédation sur des musulmans et sur des chrétiens, de sorte que les premiers en pâtissent autant que les seconds et qu'il n'est point juste de dire que c'est la population chrétienne seule qui souffre. C'est également le cas pour les vols des Laps.

Il faut chercher la cause de ces malheureux exploits dans l'état arriéré où est resté l'Albanie et surtout dans l'incurie du gouvernement ottoman qui n'a jamais, nous ne disons pas su, mais voulu enrayer le mal; au contraire, le régime turc, nous pouvons le dire sans crainte d'être démenti, encourageait de son mieux le brigandage, fonctionnaires civils et militaires y trouvant leur profit¹⁾.

La nature pauvre du pays a dû également contribuer au maintien et au développement des funestes habitudes. Une bonne administration, et surtout le changement des conditions économiques, feront oublier le vilain métier. La preuve nous est déjà donnée par le district de Kolonia — entre Kortcha et Leskovik, dans l'Albanie du sud — que le fameux Pouqueville, consul de France auprès d'Ali pacha de Janina²⁾, décrit comme un pays de brigands. Or, depuis cent ans, les conditions ont changé et les habitants de Kolonia, renonçant aux bénéfices que leur rapportait le métier hasardeux des armes, gagnent aujourd'hui honnêtement, et au prix de leur labeur, leur vie, allant chercher hors de leur pays leur gagne-pain que leur propre pays ne peut pas leur fournir.



Un mot sur la fameuse vendetta des Albanais. Cette funeste et regrettable habitude ne leur est pas propre exclusivement, car elle est en usage en Corse et chez les Mainotes de la Morée. Dans une contrée privée de justice organisée et d'agents de la sécurité publique, la vendetta a servi jusqu'à un certain point d'institution régulatrice capable d'inspirer le respect des personnes et de prévenir le mal.

La vendetta a ses lois et ses codes, qui ne sont pas écrits, mais qu'on ne respecte pas moins. Il faut se bien garder d'en faire le synonyme de crime et d'assassinat : la coutume de se faire vengeance, de *payer ou de prendre un sang*, est une obligation, un malheur qu'on subit et auquel on se soumet avec résignation, comme à une fatalité inéluctable.

Le caractère du Shkipetar est bien loin d'être enclin à la cruauté; les observations que j'ai faites m'obligent plutôt à reconnaître qu'il y a beaucoup plus de magnanimité chez lui que chez n'importe lequel des peuples qui l'avoisinent; dans leurs révoltes contre les Turcs, dans leurs démêlés avec les Grecs et Serbes, les Albanais ont fait preuve d'une générosité et d'une modération que les bénéficiaires ont toujours rendu en trahison et en froide cruauté. La conduite des Albanais pendant la jacquerie de 1914 m'a également convaincu de ce que je viens d'avancer, et quiconque s'est donné la peine d'étudier leur manière d'agir et de la comparer à ce qui s'est passé en Roumanie (1907), dans la Macédoine bulgare (1903) et de nos jours en Russie, conviendra de la justesse de notre assertion³⁾.



Généralement on croit que les Albanais chez eux ne s'adonnent qu'à l'élevage du bétail et qu'ils préfèrent la vie de berger à celle pleine de fatigue du laboureur.

¹⁾ Pour se faire une idée de quelle façon la Turquie patronnait le métier de brigand, il suffit de savoir que des dizaines d'officiers de la gendarmerie ottomane étaient sortis de l'académie des... montagners! Un stage de quelques années dans une bande était considéré comme le titre le plus sûr pour aspirer à un poste de capitaine ou de major.

²⁾ *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1820, cinq vol. 2^e édition en six vol., 1826. N'ayant pas, au moment où j'écris, l'ouvrage auprès de moi, je cite de mémoire.

³⁾ Les brigands albanais ne commettent aucun crime de sang froid et les otages sont toujours bien traités. Une femme n'est jamais attaquée et sa compagnie garantit tout le convoi des coups de main des brigands ou de la vendetta des ennemis. En 1913, quand les Serbes se livrèrent à des actes de destruction systématiques à Goloberda, les Albanais, au lieu de se livrer à des représailles, ont même sauvé des détachements de soldats et les ont conduits sous escorte jusqu'en lieu sûr.

Il est en effet vrai que les montagnes de l'Albanie nourrissent d'innombrables troupeaux de ces petits moutons appelés *kiurdjiks* en Turquie, à la chair délicieuse et à la laine assez fine. Le mont Char, au nord de l'Albanie, et les montagnes parallèles à la côte de la mer, qui s'étendent de Valona à Prévéza, recélaient des richesses énormes qui formaient, pour le sud, avec les oliviers et les vergers, la ressource des habitants. Nous disons *formaient* car on évalue à plus de deux millions le nombre des moutons que les Albanais ont perdus pendant la guerre balkanique de 1912-1913.

Mais l'élevage des moutons dans les pays montagneux de l'Albanie n'empêche pas le développement de l'agriculture dans d'autres : La plaine de Kortcha et de Starova, la vallée de Devoli, le district de Gora, la plaine de Kalkandelen et surtout la terre qui s'étend d'Ipek à Iakova sont cultivées avec le plus grand soin et la prospérité qu'y donne l'agriculture est vraiment étonnante. Tous ceux qui ont voyagé d'Ipek à Iakova ont été frappés de la beauté des champs et des vergers, des canaux d'irrigation qui servent à arroser jusqu'aux prairies, et du soin avec lequel toutes les rigoles et clôtures sont entretenues. Ces paysans-là sont des Albanais authentiques et même musulmans, sans nul mélange de sang slave. Et si le terrain plat entre les deux grandes villes du nord, Ipek et Iakova, ainsi que le reste de la plaine de Kossovo, fournit les céréales et les beaux fruits, les plaines de Kalkandelen, Starova, Kortcha et Devoli sont de véritables vergers, admirables par leurs céréales, leurs légumineuses et leurs fruits magnifiques.

Les arts et les métiers non plus ne sont pas aussi délaissés qu'on se l'imagine : Les grandes villes du nord, Prizrend et Iakova, sont justement renommées pour le travail du fer, de l'or et de l'argent, où les artisans se font remarquer par des travaux vraiment artistiques d'incrustation et de filigranes : c'est là que se fabriquent ces belles armes, ces lames d'acier, ces crosses et ces poignées richement ciselées et incrustées. Dans ces villes sont également remarquables les fins ouvrages de broderie sur cuir et velours, ces charmants travaux dont les Albanais aiment à garnir leurs vestes ou la large ceinture de cuir qui porte leurs armes.

Les ouvrages de broderie sont partout exécutés avec beaucoup de finesse de Janina à Shkodra, et certaines villes, telles que Tirana, Elbassan et Shkodra, jouissent d'une célébrité pour l'élégance et la légèreté des tissus de soie.

Les qualités des Albanais comme peuple laborieux ont été signalées par plus d'un auteur étranger. Pouqueville même, ce Français qui avait des motifs politiques et personnels pour ne pas aimer les Albanais, est obligé de leur rendre hommage :

« ... Cependant si on observe leurs colonies répandues dans la Corinthie et dans l'Attique, Argos qu'ils ont relevée de ses ruines, Athènes qu'ils vivaient, on verra qu'en s'éloignant de leur vie primitive, ils (les Albanais) tendent à s'améliorer, sans perdre de leur énergie. On se convaincra en même temps combien ils sont supérieurs aux Grecs par la sagesse de l'économie domestique. Mais pour les juger plus avantageusement, il faut considérer la haute prospérité des îles d'Hydra et de la Spezzia, dont les rochers stériles égalent ou surpassent maintenant les places les plus florissantes de la Méditerranée¹⁾. »

« Des Shkipetars, agriculteurs laborieux, se sont établis sur les ruines des villes magnifiques : ils manient le fusil avec la même adresse que la bêche²⁾... Cependant cette race belliqueuse, tout en faisant la guerre à d'autres et à elle-même, n'a pas laissé de bien cultiver le terrain et de prospérer ; c'est qu'il y a dans ce peuple une énergie qui manque aux moraites indigènes...³⁾ »

¹⁾ POUQUEVILLE.. *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1820, vol. II, p. 604-605.

²⁾ G. B. DEPPING. *La Grèce ou description topographique de la Livadie, de la Morée et de l'Archipel*. Paris, 1823, vol. II, p. 96.

³⁾ Id. *Ibid.*, p. 108.

Le Dr Alfred Philippson aussi, qui a étudié les Albanais du Péloponèse peu d'années auparavant, reconnaît qu'ils sont plus actifs, plus endurants, plus robustes et laborieux que leurs voisins les Grecs ¹⁾.

« Cette race, aussi apte à la guerre qu'à l'agriculture », dit un autre auteur ²⁾.

Nous parlerons plus loin des autres qualités des Albanais, mais pour rendre justice à leur vertu comme agriculteurs et travailleurs tenaces, nous tenons encore à citer ce passage où il s'agit des Albanais qui ont émigré au XV^e siècle pour aller s'établir dans le sud de l'Italie et en Sicile :

« ... Résignés depuis de longues années au travail comme à une nécessité, relégués sur des monts ingrats, ils ont défriché de vastes bruyères et porté la vie où régnait la mort ³⁾. »

Les passages cités plus haut d'après Pouqueville et Depping, nous font saisir l'occasion qui se présente pour parler un peu plus amplement sur les Albanais de la Grèce et du Péloponèse, lesquels ont été les auteurs principaux, non seulement de l'indépendance du royaume, mais aussi de sa prospérité économique; sans eux la Grèce n'aurait peut-être jamais pu se relever ni moralement ni matériellement.

Le célèbre érudit grec Coray, dans un opuscule qu'il a publié à Paris sur les Grecs ⁴⁾, ne trouve des éloges que pour les Hydriotes et les Souliotes, c'est-à-dire pour des Albanais qui n'avaient rien de commun avec les Grecs. Le contraste est très grand entre le caractère des Grecs proprement dits et celui des Albanais insulaires, et la comparaison est très suggestive :

« L'île d'Hydra diffère de la plupart des autres îles de la Grèce, où l'on ne trouve qu'un peuple dégénéré et rampant sous une domination étrangère, pauvre au milieu d'un pays riche, triste et maladif sous un climat balsamique. A Hydra, on reconnaît le caractère grec dans toute son énergie : les Hydriotes sont gais, vigoureux et actifs; leur ville s'agrandit tous les jours; les maisons propres, aérées, font présumer une honnête abondance et même un certain luxe. On y voit des magasins remplis des produits de l'industrie et du commerce, un temple d'une architecture élégante... Ce sont les Hydriotes qui approvisionnent Constantinople et les Echelles du Levant ⁵⁾. »

Un autre auteur, le même Depping que nous citons un peu plus haut, dit ces mots dans le volume III, page 5 de l'ouvrage mentionné :

« Il paraît aussi que les Albanais, s'étant mêlés dans quelques îles (de l'Archipel), y ont reproduit une énergie que la mollesse orientale avait étouffée. »

Et un peu plus bas, à la page 8 du même volume, en parlant d'Hydra et en confirmant Castellan, il ajoute :

« Il est juste de faire observer que cette activité énergique des Hydriotes est peut-être l'effet du sang albanais dont ils descendent. »

Idem, p. 14 : « Les habitants de la petite île de Spezzia marchent sur les traces des marins d'Hydra. Leur marine occupe une soixantaine de navires et environ 2700 matelots; c'est, après celle d'Hydra, la marine la plus forte de l'Archipel et la grande île de Crète n'en a pas une aussi considérable. »

Ce sont les Albanais d'Hydra et de Spezzia qui ont rendu possible la régénération de la Grèce, avec leur Miaouli, leur Kondurioti et tant d'autres. Les auteurs qui

¹⁾ Dr ALFRED PHILIPPSON : *Zur Ethnographie des Peloponnes*. Petermanns Mitteilungen, Gotha, vol. 36, 1890; livraisons 1, 2, p. 36.

²⁾ Madame DORA D'ISTRIA. *Excursion en Roumélie et en Grèce*.

³⁾ *Souvenirs de Calabre, Les Albanais en Italie*, par CH. DIDIER. *Revue des Deux-Mondes*, 1840, vol. III, p. 93-115.

⁴⁾ *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, lu à la Société des Observateurs de l'homme, 6 janvier 1806, Paris. P. 26-33 sur les Hydriotes; p. 46-52 sur les Souliotes.

⁵⁾ *Lettres sur la Morée et les îles de Cerigo, Hydra et Zante*, par A. L. CASTELLAN. Paris, 1808, p. 93.

n'ont pu trouver aucun éloge à adresser aux Grecs trouvent des louanges éloquentes pour les Albanais¹⁾.

Emerson, *Tableau de la Grèce*, traduit de l'anglais par Jean Cohen, Paris 1826, page 259, fait l'éloge du caractère franc et honnête de Miaouli, après avoir parlé ainsi des Grecs en général :

« L'impression que le Grec fait sur les étrangers est peu favorable; et, ce qui n'est pas à l'avantage des Grecs, c'est que les personnes qui en ont dit le plus de mal sont précisément celles qui ont vécu le plus longtemps en Grèce, dans la république Ioniennne et à Smyrne. »

Le métier de la mer n'est pas l'apanage des Albanais d'Hydra et de Spezzia seulement; ceux d'Ulkin (Dulcigno) et de Himara ont été toujours renommés comme maîtres en l'art de la navigation et encore aujourd'hui — quoique leur ancienne grandeur soit ternie — les Dulcignotes sont d'excellents marins et ils font un commerce assez actif avec leurs navires à voiles ou quelques petits bateaux dans toute la Méditerranée. Malheureusement, dans le reste de l'Albanie on ne trouve que fort peu de marins et le grand géographe Elisée Reclus s'est demandé avec beaucoup de raison :

« Si grandes que soient ces difficultés (que présente la côte albanaise), on s'étonne néanmoins de voir combien faible est la navigation sur les côtes de l'Albanie. Epiotes et Guègues ne sont-ils pas de la même race que ces corsaires hydriotes qui, lors de la guerre de l'indépendance hellénique, ont su faire naître de l'Archipel des flottes entières et qui depuis sont restés les premiers parmi les excellents marins de la Grèce? Et pourtant les ports de la côte albanaise, Antivari, Durazzo, Avlona, Parga, perdue dans sa forêt de citronniers, même la forte Prévessa, entourée de sa forêt de plus de cent mille oliviers, n'ont qu'un tout petit commerce de détail²⁾. »

Nous n'avons point l'intention de dénigrer les Grecs. Notre but est de dire la vérité sur les Albanais. Mais au moment même où nous écrivons, les Grecs ont mis tout en branle pour calomnier et discréditer les Albanais. Il ne serait donc pas inopportun de savoir ce que les étrangers ont dit d'eux au début de l'époque de leur indépendance.

J.-S. Mangeart, *Souvenirs de la Morée*. Paris, 1830, p. 15 :

« Ces hommes, qu'en arrivant je dévorais des yeux et pour lesquels je me sentis pénétré d'estime et d'une sorte de respect, comme devant des héros, et des héros malheureux, ne me parurent plus dès lors qu'une réunion de sauvages, de voleurs, d'ingrats, et qui ne se feraient pas scrupule de dépouiller leurs bienfaiteurs, pourvu toutefois qu'ils fussent certains d'être les plus forts, car j'ai cru remarquer en eux une lâcheté assez caractéristique pour que je ne craigne pas de l'appeler ainsi. »

Id. à la p. 29, il met les mêmes choses dans la bouche d'un médecin lyonnais, Saint-André.

L'Anglais George Finlay, dans son *History of Greece*, London, 1877, ne paraît pas avoir une meilleure opinion de ses héros.

Et c'est presque la même opinion que nous trouvons chez un Grec, l'auteur anonyme des *Renseignements sur la Grèce et sur l'administration de Capo d'Istria*, par un Grec témoin oculaire des faits qu'il rapporte, Paris, 1833.

Capo d'Istria s'est souvent demandé, paraît-il, si ce peuple est capable de vivre. Les primats sont mécontents de l'institution des tribunaux et de l'ouverture des écoles; la piraterie est florissante; le faux monnayage devient une pratique courante.

¹⁾ LAZAR KONOURIOTIS of Hydra, one of the most patriotik men in Greece and one of the few whose public and private character was alike irreproachable. »

GEORGE FINLAY. *History of Greece*, B.C. 146 to A.D. 1864, new edition. London 1877, vol. VII, p. 62.

²⁾ *Géographie universelle*. Paris, 1876, vol. I, p. 193.

« Avant de penser à organiser l'intérieur du pays, il fallait résoudre ce problème : Le peuple de la Grèce peut-il soutenir son indépendance ? A-t-il l'énergie et la capacité nécessaire pour cela ? En a-t-il au moins le germe ? Et ce germe, s'il existe, ne doit-il point rencontrer d'obstacles dans son développement ? »

Le rôle joué par les Albanais dans la régénération de la Grèce a été reconnu par tous les historiens, français, anglais ou allemands.

Avant même l'insurrection des Grecs, un auteur avait remarqué que le seul élément capable d'exercer une influence sur le sort de la Grèce était celui des Albanais, les Grecs eux-mêmes n'ayant aucune énergie :

« On pourrait, à plus de titres, compter sur le courage des Albanais, dont les Grecs ne cessent d'exalter les actions héroïques à Souly, et dont ils sont tentés de ranger les exploits à côté de ceux des Spartiates et des Athéniens. Ils oublient cependant qu'une partie de ces Albanais, quoique habitant la Grèce, n'ont rien moins qu'une origine commune avec les nouveaux Hellènes¹⁾. »

* * *

Mais pour bien apprécier l'activité des Albanais, leur endurance à la fatigue et l'opiniâtreté dans le labeur, il faut plutôt les voir à l'étranger, hors de leur patrie, là où leur travail se fait mieux estimer.

L'Albanais s'expatrie facilement, non qu'il émigre, mais il va chercher fortune ailleurs, et c'est peut-être cet exode qui empêche le sol natal d'être aussi bien cultivé qu'il l'aurait pu. Il est faux de croire que l'Albanais cherche à l'étranger une occupation où il n'aura pas à beaucoup peiner. En effet, Victor Bérard a dit avec verve et beaucoup de raison d'ailleurs :

« Les Bulgares sont laids et tristes... Leur costume, sans grâce et sans gaieté, est tristement brodé de vert sombre et de noir. Comme auprès d'eux il semble beau cet Albanais en veste rouge, qui descend devant nous campé sur son cheval, le fusil en travers de la selle, avec des airs de conquérant et des allures de maître. Il vient de Gortcha (Kortcha), et, sans autre bien que son fusil et sa bravoure, il va chercher fortune à Stamboul. Il deviendra zaphtié, préfet, ambassadeur, grand vizir peut-être, et partout il tiendra son rang²⁾. »

Pourtant tous ceux qui quittent les villages des vilayets de Janina, Monastir, Uskub ou Skhodra ne vont pas pour se faire des employés, des fonctionnaires ou de simples kavass. Un plus grand nombre encore prennent la route de l'exil avec l'intention — non pas de briller et de paraître — mais de gagner leur vie au prix de la sueur de leur front.

Constantinople compte peut être plus de soixante mille Albanais, provenant des quatre vilayets de l'Albanie. Certains métiers sont exclusivement entre leurs mains et la capitale de l'empire turc ne pourrait facilement s'en passer.

Tous les paveurs de rue sur les rives du Bosphore et de la Corne d'Or sont des Albanais d'Opar et de Tomoritz ; ils forment une grande et assez riche corporation, étant les seuls entrepreneurs des travaux de la municipalité, à tel point qu'en 1913, lorsque les Albanais, au lendemain de la guerre balkanique, eurent déclaré leur indépendance, les Turcs voulurent les boycotter, mais ils durent vite y renoncer.

La culture potagère — légumes, salades, etc. — est exclusivement exercée par des Albanais originaires des districts de Permet et Leskovik. Ce sont eux qui font la culture, la vente ambulante, qui tiennent boutique. Les meilleurs et les plus beaux magasins de fruits, à Péra comme à Stamboul, sont également tenus par ces mêmes Albanais. Permet et Leskovik, la patrie de ces gens, quoique ne possédant

¹⁾ *Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804*, par J.-L.-S. BARTHOLOBY, traduit de l'allemand par A. du C... Paris, 1807, vol. II, p. 70.

²⁾ *La Turquie et l'hellénisme contemporain*. Paris, 1893, p. 98.

pas un terrain très bon, ont acquis une grande prospérité grâce au travail opiniâtre de leurs habitants, et le voyageur y admire aussi bien les vergers et les jardins potagers que les champs.

La culture de la vigne sur la côte d'Europe et d'Asie — dans les banlieues de la capitale — est faite par des Albanais de Mati et d'Elbassan; ce sont également eux qui cultivent les grands champs à Maltépé — en face de Prinkipo, sur la côte d'Asie — plantés de ce légume appelé corne grecque (*bamia*).

Les petites boutiques où l'on vend des limonades, glaces, moult, ainsi que les plats doux au lait (riz au lait simple, riz au lait au blanc de poulet, etc.), les vendeurs ambulants de la liqueur fermentée dite boza, de glace, de marrons, de sucres, de salep, sont originaires de Dibra et de Prizrend. Ceux qui ont voyagé à Constantinople ont dû remarquer le luxe et le bon goût avec lequel sont aménagés les magasins de ce genre qui s'échelonnent sur tout le long de la grande rue de Péra, de la place du Tunnel à Chichli, et n'ont sans doute pas oublié les glaces, les limonades et les plats doux du fameux Rédjeb aga, dans le han de la Bourse, au bout du pont de Karakeuy.

Le métier de boucher et tous les sous-métiers qui en dépendent — vente des tripes, des cervelles, pieds de bœufs et de moutons, foie et poumons — sont monopolisés par des Albanais, aussi bien à Galata, à Péra, à Stamboul, que dans toutes les banlieues. La corporation de ces bouchers est très riche, attendu qu'elle est liée à celle des grands éleveurs de moutons, des Albanais qui sont éparpillés du mont Char jusqu'à Brousse, en Asie Mineure.

La majeure partie des boulangers à Constantinople et dans d'autres grandes villes de la Turquie sont des Albanais de Dibra.

Un autre métier dans lequel les Albanais sont passés maîtres c'est celui de construire et d'entretenir les aqueducs. Il y a cent vingt ans que Pouqueville parle de cet art, de cette science plutôt, possédée par les habitants d'un certain nombre de villages situés à l'est d'Argyrokastro. Le consul de France nous apprend que la science de l'hydraulique s'est transmise depuis de longues générations chez ces hommes. Ce sont eux qui construisent ces *souterazi* (balance d'eau, c'est-à-dire niveau d'eau)¹.

Un métier, une science pour mieux dire, que les habitants du village de Bouhali (district de Permeti) exercent avec beaucoup d'adresse et de succès — et qui, à ce que je sache, n'a été signalé par aucun étranger — c'est celui de la médecine; ils héritent les pratiques empiriques de père en fils, d'oncle à neveu, et beaucoup sont d'une très grande habileté dans les opérations chirurgicales. J'ai eu l'occasion de causer, entre Klissura et Tépéleni, avec deux Bouhalotes et j'ai été assez surpris de constater qu'ils n'ont aucune prévention et nul préjugé contre les découvertes de la science; ils admettaient de bonne foi la théorie des microbes et pratiquaient, autant qu'ils le pouvaient, l'antisepsie.

Mais un autre métier encore que les Albanais exercent avec une véritable science c'est sans nul doute celui de maçon et d'architecte: les montagnards de Dibra et d'Okhrida se sont fait une grande réputation sous ce point de vue, et des ingénieurs m'ont assuré que rarement on voit des gens du peuple, des routiniers illettrés, ayant une si grande disposition pour un métier qui généralement réclame beaucoup d'intelligence et non moins d'études. Ces gens sont rencontrés partout en Turquie, dans celle d'Europe comme dans celle d'Asie, entreprenant d'importants travaux de construction dont ils s'acquittent avec beaucoup de conscience, excellant aussi bien comme simples ouvriers pour la taille des pierres, que comme maçons, tâcherons ou architectes.

La Turquie n'est pas le seul pays où les Albanais trouvent un champ à déployer leurs qualités et gagner leur vie. Dans tous les Etats balkaniques on en rencontrera d'importantes colonies, quoique fort peu remarquées.

¹) POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*.

Les maçons et architectes albanais exercent leur métier avec beaucoup de profit en Serbie comme en Bulgarie. Dans ce dernier pays — à Sofia même — nombreuses sont également les boutiques de sucreries, de confiseries, de boza et de limonades, et les boulangers de Dibra et de Kalkandelen sont aussi nombreux à Widin, à Roustjouk qu'à Varna.

En Roumanie on rencontre un grand nombre d'Albanais à Bucarest et à Constantza. Dans cette dernière ville les Albanais (originaires de Progridi, près de Kortcha) exercent le métier de maçon et d'architecte ; on en trouve aussi à Médjidia (dans la Dobroudja). Tandis qu'à Braïla — ceux-là originaires de Négovan, près de Florina — les Albanais sont des charpentiers et entrepreneurs de constructions en bois.

L'activité et l'intelligence de ces artisans albanais doivent être ressenties même assez loin car voici ce qu'en dit le professeur Gelcich ¹⁾ :

« L'Albania, terra benedetta per isvariati e copiosi prodotti, fino al tempo dei Balsidi, vide appodar alle sue rive quanto le industrie europee le mandavano in cambio dei suoi grani, dell'eccellente suo legname, dei preziosi metalli, dei pingui animali e simili, intanto che l'efficace sollecitudine del missionario vi aveva tenuto vivo col sentimento religioso, l'amore eziandio alle lettere ed alle scienze. L'Albanese di sua natura intelligente e dotato d'immenso buon gusto, aveva decorate le sue città di pregievolissimi monumenti artistici, che la ciclopica *Kula* zeddana e il freddo baluardo veneziano soppiantarono di punto in bianco ; mentre al corpo inesorabile dei palosci e dinnanzi alla voracità degli incendi, che posero a soqqadro quelle infelici città, ne tacquero per sempre le tante officine che ai Balcani, non meno che ad entrambe le rive adriatiche, e fino alla lontana Macedonia, erano use d'invviare graziosissimi lavori in argento, in avorio, in corallo, in madreperla ; e lame ed armi greggiarono fin quelle di Damasco, ed utensili in rame sotto ogni riguardo finissimi. Il trapunto in oro onde fin a quel tempo avevano preferito decorarsi le grandi e le geniali bellezze dei Balcani, era ognora venuto d'Albania... L'emigrazione albanese che fin dai tempi di Teuta e di Genzio, era pur sempre continuata, benchè lentamente, contribuendo all'incremento delle città dalmate attraverso Cattaro e Ragusa, ai giorni dei Balsidi, si fa più animata. E' però l'arte romanesca che in Dalmazia, fin dal suo nascere, aveva avuta dall'Albania le prime ispirazioni ed i primi apostoli, vi toccava il suo vero, il suo pieno splendore appena nella seconda metà del trecento, cioè nell'epoca fatale che, preparando all'Albania i secoli del servaggio, ne costrinse i migliori ingegni ad esulare per sempre, per contribuire al lustro morale e materiale delle diverse città della costa dalmata, ove gli Albanesi ebbero fraterna ospitalità e costante e generoso lavoro. Quante famiglie che oggi diconsi dalmate, non discendono appunto dai profughi di quei tempi ! Queste cose che oggi i più ritengono arte ed opere dalmate, non sono che altrettante creazioni, altrettante opere del genio e dell'industria albanese ! »

Nous disions plus haut que les Albanais à Constantza et à Médjidia sont des maçons et ceux de Braïla des charpentiers, Mais d'autres Albanais en Roumanie exercent d'autres métiers encore, ceux de Bucarest — et ils doivent être plusieurs milliers, tous du district de Kortcha — sont des commerçants, des épiciers, ou bien tiennent des débits de boissons. Ils sont chrétiens, ainsi que leurs congénères de Constantza et de Braïla. Mais il y a en outre plus d'une dizaine de mille d'autres Albanais, ceux-là originaires de Dibra, de Gostivar, Kertchovo et Kalkandelen.

Ceux de Dibra sont éparpillés dans tous les villages et villes de la Valachie pour y exercer le petit commerce, tenant des boutiques qui sont en même temps des épiceries, des merceries, et où l'on vend aussi des tissus de coton et de laine. Un député roumain me disait dernièrement que ces Albanais jouent en Valachie le même rôle que les Juifs en Moldavie, ayant accaparé tout le petit commerce, car des centaines

¹⁾ *La Zedda e la dinastia dei Balsidi*, studi storici documentati del prof. Giuseppe Gelcich, Spalato, 1899, pag. 334-335.

parmi eux font le commerce des œufs, des volailles, des peaux de moutons et de chèvres. Les gens de Dibra sont secondés dans ce commerce par ceux de Kalkandelen. Quant à ceux de Gostivar, ils tiennent généralement des boutiques de confiseries, de douceurs, de limonades. Ceux de Kertchovo exercent spécialement les fonctions de gardien, de surveillant ou d'administrateur dans les grands entrepôts, les magasins et les propriétés rurales (*mosia*).

Tous ces Albanais de Dibra, Gostivar, Kertchovo, Kalkandelen sont des musulmans, et plus d'un lecteur sera sans doute étonné d'apprendre qu'il puisse avoir parmi les Shkipietars des gens ayant une disposition pour le commerce, et de plus les voir assimilés à des Juifs ¹⁾. Le fait est que ceux que nous venons de nommer ne sont pas les seuls : il y a encore les habitants de Jakova qui ont un esprit très développé pour le commerce, et les grands négociants qu'on rencontre à Uskub, à Mitrovitza, à Prishtina, et dans presque toutes les villes importantes de l'Albanie du nord, sont des originaires de Jakova. Il y en a un grand nombre qui ont des comptoirs à Salonique, à Constantinople. L'esprit de commerce est également très développé chez les musulmans de Dibra, et chez les habitants de Scutari (Shkodra), tant musulmans que catholiques. Shkodra faisait un commerce immense avec l'Italie et la France, et l'on voit encore les grands entrepôts à Scutari d'où les tissus de soie et les velours provenant des manufactures européennes étaient acheminés vers Constantinople et la Roumélie. Un bon nombre d'Albanais s'étaient établis à Venise, à Trieste, à Vienne, et y avaient réalisé de grandes fortunes. Malheureusement depuis un siècle, ce commerce a pris d'autres voies, et les entrepôts à présent sont vides.

Chose à retenir : Les commerçants et négociants albanais jouissent d'une très bonne réputation de probité, à l'instar des kavass et des gardiens qui sont considérés comme méritant toute confiance. Les directeurs de banques à Salonique vous disent qu'ils n'ont jamais eu à se plaindre de leurs relations avec les Albanais. Habituellement, les transactions entre Albanais se font verbalement, sans écriture aucune, sans garant, sans contrats. Si le redevable meurt, son héritier avant tout s'empresse de payer les dettes du défunt. Un riche commerçant roumain me racontait à Bucarest que les Albanais des provinces de Roumanie, faisant le commerce des manufactures, n'ont qu'à s'adresser à la maison Niculescu de Bucarest et on leur fait immédiatement crédit, sans exiger aucune garantie, pourvu qu'ils prouvent qu'ils sont Albanais.

Outre la Turquie, la Bulgarie et la Roumanie, on trouve de nombreux Albanais qui vont chercher du travail et gagner leur vie en Grèce, en Serbie, en Bosnie. En Grèce, les Albanais vont travailler comme terrassiers pour les canaux de drainage et pour les travaux des champs. En Serbie et en Bosnie, ils sont plutôt vendeurs de confiseries, de boza, de salep, de limonades et glaces. Tous sont des musulmans de la haute Albanie, des Guègues de Prizrend, Dibra, Gostivar, et partout ils font preuve d'une très grande endurance au travail, ne craignant pas de mettre à profit même une grande partie de la nuit.

Un médecin, qui les a connus et étudiés en Bosnie, admire leur âpreté au travail et ajoute :

« Die allerherbstlich nach Bosnien und die Hercegovina kommenden Arnauten ²⁾, von dener übrigen ein Theil auch über den Sommer zu bleiben pflegt, dann die wenigen zeitlich hie angesiedelten Kaufleute und endlich die Posamenterer sind

¹⁾ Frédéric Gibert, dans son ouvrage *Les Pays d'Albanie et leur histoire*, Paris, 1914, pour montrer à quel point les Albanais de Scutari sont bon commerçants, raconte l'anecdote suivante : Un Juif s'était rendu à Shkodra pour y faire le commerce, mais qu'étant resté sans le sou, un jeune Albanais lui conseilla un plaisant moyen de gagner quelque argent... Sur quoi le fils d'Israël quitta le pays et secoua la poussière de ses souliers, disant que, dans une terre où les enfants mêmes ont l'esprit du commerce si développé, un Juif n'a rien à y chercher.

²⁾ On sait que les Turcs donnent le nom d'*Arnaut* (Arnaute) aux Albanais, corruption des mots *Arber* et *Arban*, qu'ils se donnent eux-mêmes, et d'où dérivent les noms *Arvanite* (en grec) et *Albanais*. Les Albanais se donnent aussi le nom *Shkipetar*.

sehr fleissige und nüchterne Leute... Als Kaufleute sind sie sehr betriebsam und schlau, aber ehrlich und fleissig, als Handwerker willig, flink und verlässlich¹⁾. »

Des Albanais non moins actifs, travailleurs et honnêtes, sont également établis en Egypte, et encore un beaucoup plus grand nombre (presque 80,000 en ce moment) dans les deux Amériques, surtout aux Etats-Unis, où la plupart s'emploient dans les fabriques comme simples manœuvres, sauf ceux originaires des villages dits Vakouf (kaza de Kolonia), qui ont la spécialité de scieurs de bois et de planches, métier qu'ils exercent également dans différentes régions de la Bulgarie. Je puis ajouter avec un réel sentiment de satisfaction que les Albanais sont estimés aux Etats-Unis comme laborieux, honnêtes, sobres et consciencieux, et préférés aux autres races balkaniques.

* * *

Quel idéal soutient ces colons dans les pays d'exil et quelle est la pensée qui retrempe leur moral et leur fait endurer la fatigue et les privations ? — C'est celui de rentrer chez eux avec un petit magot. Oui, tous les Albanais, qui quittent leurs montagnes ou leurs plaines, s'éloignent avec l'idée d'y retourner un jour et d'y finir leur vie. C'est pour cela, pouvons-nous dire, qu'il n'y a point de véritables émigrés albanais, que sont fort peu nombreux ceux qui se fixent à l'étranger et qui y restent. La majorité rentre au pays, prise de nostalgie au bout d'un certain nombre d'années qui peut varier de cinq à vingt²⁾.

L'Albanais a le culte de la maison et de la famille. La solidarité entre les membres d'une même famille est étonnante: non seulement on rencontre — au nord surtout — des toits qui abritent cent cinquante et deux cents personnes, vivant en parfaite harmonie et en une véritable république, mais aussi — ce qui est plus remarquable — des hommes qui peinent pendant des années et des années à l'étranger et qui envoient toutes leurs économies à un frère, qui fait le maître à la maison et par conséquent tient vif et intact l'honneur et le prestige de la famille entière. Ce frère qui reste à la maison est toujours marié, a femme et enfants, tandis que les autres, les véritables auteurs de la prospérité du foyer, s'imposent mille privations et ne se marient que lorsque les économies réalisées sont assez grandes pour suffir aux frais de plusieurs ménages ou que d'autres membres de la famille peuvent, à leur tour, aller gagner à l'étranger de quoi subvenir aux frais supplémentaires.

Il n'y a pas de cas, en Albanie, d'une mère, d'une sœur, d'une tante délaissées par les siens. Les femmes et les vieillards sont toujours soutenus par leurs enfants et, à défaut de ceux-ci, par des neveux, des cousins, même à un degré très éloigné. Aussi jamais un Albanais ne pensera à lui-même et n'entreprendra rien pour sa personne avant d'avoir casé les siens, avant d'avoir marié sa sœur, même de beaucoup plus jeune que lui.

Cette grande solidarité de famille explique la solidarité de clan et celle de la nation. Deux Albanais, de régions différentes et de religions distinctes, se rencontrant à l'étranger, se considèrent comme des frères; ils s'entr'aideront et partageront entre eux jusqu'au dernier denier. En Albanie même, les disputes locales et les vendetta ne portent pas atteinte à ce sentiment. Un connaisseur des peuples du proche Orient a bien dit avec raison :

« Les Albanais ont un sentiment très vif de leur solidarité et de leurs intérêts communs, sans distinction de culte ni de dialecte. En 1879, quand le traité de Berlin attribua au Monténégro un canton peuplé d'Albanais, ils constituèrent une « Ligue

¹⁾ D' LEOPOLD GLÜCK. *Zur physischen Anthropologie der Albanesen*, Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Hercegovina, Band V, Wien 1897, p. 367.

²⁾ On a très souvent comparé le Shkipetar au Suisse. La comparaison est juste et sans doute flatteuse pour l'Albanais.

albanaise » et accoururent tous, en armes, les chrétiens comme les musulmans, à la rescousse de leurs frères menacés ¹⁾. »

« Forts d'une solidarité ethnique puissante, prolifique et hardie », dit un autre auteur qui a connu l'Albanie jusque dans ses repaires les moins accessibles ²⁾.

« Ce peuple a un sentiment très vif de l'origine commune et de la parenté du sang. Perchés depuis l'Iliade sur ces rochers aux pieds desquels ils ont vu défilé tant d'envahisseurs : Romains de l'ouest, Germains et Slaves du nord, Mongols du sud et de l'est, sans cesse en butte aux empiètements des Serbes, des Bulgares, des Turcs et des Grecs, ils ont gardé un sens très vivace de leur solidarité de race et la menace de l'ennemi les trouve vite unis en ligue... ³⁾ »

Avec le culte de la famille et comme une conséquence de ce sentiment, l'Albanais a aussi le culte de la maison, du foyer, du *home*, comme aurait dit l'Anglais. Son magot fait, rien n'est plus pressant pour lui que d'aller dans le pays se construire une nouvelle maison, meilleure et plus belle que l'ancienne. Dans bien des villages, on peut dresser la liste de ceux qui ont été en Amérique, rien qu'en comptant les habitations nouvellement construites. Il y a six ans, j'ai compté, dans le village Bentcha, à l'ouest de Tépéleni, un village perdu dans un défilé sauvage, vingt-trois maisons neuves, plus commodes et plus coquettes que les autres ; il y avait en effet vingt-trois jeunes gens qui avaient travaillé pendant quelques années aux Etats-Unis ⁴⁾.

Tous ceux qui travaillent et peinent à Constantinople, dans les autres grandes villes de la Turquie ou hors de Turquie, rentrent chez eux avec de riches achats de choses nécessaires pour la maison ou même qui ne servent qu'à l'embellissement, au luxe : de simples domestiques, quand ils rentrent en congé chez eux, sont fiers d'apporter des nécessaires pour servir des rafraichissements, des tapis d'Orient, de la vaisselle de prix.

Il n'est donc pas étonnant, lorsqu'on couche chez un Albanais, au sud comme au nord, de se trouver dans des draps de soie et qu'on voit déployé un essuie-main à marge brodé de fils d'or. Le luxe est un besoin chez l'Albanais, pour son habillement comme pour les objets qui l'entourent chez lui : c'est là qu'il met son orgueil, c'est pour le luxe qu'il vit et qu'il se résigne à travailler.

* * *

Les maisons, en Albanie, sont toujours en pierre de taille, solides, bonnes. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que les villages albanais l'emportent de beaucoup — par la qualité et beauté de leurs maisons — sur les villages serbes, bulgares, roumains. Un officier slovène, qui avait voyagé en Albanie, nous disait qu'il avait rarement vu, dans ses voyages à travers l'Europe — y compris la Hollande — des villages aussi prospères que ceux du Dévoli, région située à l'est de Korchta ; un autre voyageur parlait avec une admiration profonde des maisons qu'il avait vues dans les villages de Goloberda, au sud-ouest de Dibra.

Si donc, en Albanie, il y a des districts pauvres, par contre on y trouve aussi des cantons fort riches, où la nature et l'homme y ont créé un véritable bien-être. Telle est cette description de la plaine entre Ipek et Iakova :

¹⁾ RENÉ PINON. *L'Europe et l'Empire ottoman*, Paris 1913, p. 138.

²⁾ GABRIEL LOUIS-JARAY. *L'Albanie inconnue*, Paris 1913, p. 199.

³⁾ FRANCIS DELAISL. *La révolte albanaise et l'équilibre européen*. La Grande Revue, 14^e année, n° 13, Paris, 10 juillet 1910, p. 133.

⁴⁾ Il était question un jour de ces caractéristiques de la race, avec une dame anglaise, qui connaît fort bien l'Albanie et a publié plusieurs ouvrages sur ce pays. Elle nous fit un parallèle entre l'Albanais et le Monténégrin, qu'elle connaît également très à fond : « Ce dernier, lorsqu'il rentre d'Amérique avec une certaine somme, se fait un devoir presque religieux de passer toute la journée au cabaret jusqu'à épuisement complet du fonds, tandis que — ajoutait la dame anglaise — à la maison, dans la pièce unique, couchent sans le moindre gêne, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, beaux-parents, l'âne, la vache, les porcs et la volaille ».

« Das Land von jetzt an gut bestellt, es wechselten maisfelden und weideflächen, jede einzelne Parzelle gut eingezäumt mit übermannshohen Geflechte... alles ist reich bewässert. Auch die Dörfer sind wohl im stande. Keine Hutten, keine Lahmmauern, sondern festgemauert zwei stöckige steinhäuser... Ueberall findet man gute Fahrwege; auf den Feldern ist alles an der Arbeit, auch die — hier unverschleiert gehenden — Frauen. Es gibt kein Arbeitscheues herumlungernendes Gesindel. Kurz es ist ein blühendes Land¹⁾. »

C'est contre des Koulés, les maisons fortes et solides, que s'est exercée la fureur des Jeunes-Turcs, pendant les années 1909-1911, qui détruisirent consciencieusement et à coups de canon plusieurs milliers d'habitations. Mais une fureur plus grande encore fut celle des Serbes, lesquels détruisirent de fond en comble plusieurs dizaines de villages, et surtout, en 1913, vingt-sept des ces villages de Goloberda — entre Dibra et Elbassan — aux magnifiques maisons dont nous avons parlé plus haut. Or les destructions des Turcs et des Serbes paraissent des bagatelles si on les compare à celles des Grecs qui anéantirent plus de 300 villages florissants, au sud. Et, si les Turcs peuvent alléguer comme excuse leur foi en Mahomet qui leur commande de ne faire aucun quartier aux « infidèles », les Serbes et les Grecs — d'après l'almanach de Gotha — appartiennent à la religion de Celui qui a prêché la douceur et l'humanité.

« Sur la grande place de la ville de Delvino nous voyons les premières ruines faites par les bandes grecques de Zographos qui démolirent avec une fureur teutonne les maisons musulmanes. La destruction fut systématique. Pour que l'Albanie méridionale fût grecque, il fallait anéantir l'élément musulman : voilà la cause des massacres commis en Haute Epire et du saccage de plus de 400 villages, dont nous allons retrouver les ruines entre Delvino et Tepeleni et tout le Kurvelesh²⁾. »

Le même correspondant écrit, un peu plus tard, une autre lettre, toujours datée d'Albanie, de laquelle nous détachons ce passage :

«... Toute cette région de la Kolonia est dévastée depuis le passage des Grecs, en 1914.

« Les noms que l'on trouve sur la carte ne sont plus que des souvenirs, sur le terrain ils ne sont représentés que par quelques ruines informes, marquant la place des villages musulmans. De rares huttes de paille abritent des malheureux vivant misérablement de quelques champs de maïs. Partout on sent la haine de l'homme pour celui qui n'est pas de sa race et de sa religion³⁾... »

Vu donc le nombre de villages détruits par les Serbes et par les Grecs (1913-1914) et leurs richesses, il n'est point excessif le chiffre des dégâts matériels qui avait été évalué à 400.000.000 de francs, ce qui, actuellement ferait presque un milliard, avec la hausse des prix depuis cinq années.

Mais c'est assez parler des destructions ; fermons cette triste parenthèse et revenons aux Albanais, à ceux qui construisent et relèvent.

Nous disions que toutes les parties de l'Albanie ne sont pas également riches et fertiles, qu'il y a des régions pauvres, d'où les gens ne peuvent pas tirer leurs moyens d'existence ; ils se voient donc dans la nécessité d'aller travailler hors de leur pays, mais que toujours leur unique souci est d'y retourner un jour et d'y achever leur vie.

¹⁾ *Reiseindrücke aus dem Vilayet Kossovo*, von D^r KARL OESTREICH, dans « Abhandlungen der K.K. Geograph. Gesellschaft », Wien vol. 1, 1899, page 349.

²⁾ ROBERT VAUCHER, dans *L'Illustration* de Paris, n^o 3855, du 20 janvier 1917, page 55.

³⁾ *L'Illustration*, n^o 3866, 7 avril 1917, page 325. Nous renonçons à rapporter d'autres passages et d'autres témoignages.

L'attachement à la patrie, en effet, est très grand chez ce peuple, et n'importe où qu'il se trouve, n'importe quelle haute situation qu'il occupe, son esprit ira sans cesse vers le pays natal, vers le rocher, la colline, la montagne ou la petite prairie qui avait frappé ses regards d'enfant. C'est ce qui nous explique la création de ces nombreuses sociétés patriotiques qui ont été fondées à l'étranger, en Egypte, en Roumanie, en Bulgarie comme en Amérique, par les Albanais, et l'effort apporté pour le relèvement de la patrie par le simple ouvrier analphabète¹⁾.

* * *

Après avoir parlé rapidement du caractère moral des Albanais, de leur aptitude et de ce qu'il sont capables de faire, nous voulons dire deux mots de leur caractère physique, quoique ce soit là une question d'une importance secondaire.

Ainsi que le dit un anthropologue qui a étudié la race shkipetare, sous ce point de vue « la plupart des voyageurs ont été frappés de la beauté physique des Albanais²⁾. »

Pouqueville, que nous avons cité déjà plusieurs fois, parle avec admiration des Tchams, tribu albanaise habitant la côte de l'Adriatique s'étendant de Delvino à Prévéza et dont les centres sont Filat et Margarit. A un moment donné le consul de France auprès d'Ali de Janina trouve des accents lyriques et s'écrie : « La Muzekîé (plaine qui s'étend au nord de Valona) et les vallées du Tomor (montagne à l'est de Bérat) possèdent des trésors de beauté dignes des couronnes de l'amour³⁾. »

Avec les Tchams — auxquels appartiennent également les Souliotes — les gens de Kossova, ceux d'Ipek comme ceux de Prishtina, sont les gaillards les plus beaux et les plus robustes. Il est impossible de les voir sans admirer et leur taille avantageuse bien au dessus de la moyenne, et leur fière allure. Un connaisseur des peuples des Balkans a pu donc dire avec raison que :

« Les Albanais sont peut-être la plus belle race de la Turquie... on trouverait parmi eux des types dignes d'être pris comme modèles pour Aphrodite ou Apollon...⁴⁾. »

Beaucoup d'autres voyageurs ont partagé l'avis d'Ami Boué⁵⁾, et avant lui un savant allemand qui a voyagé dans la Grèce parle ainsi des Albanaises :

« A Athènes qui jouit d'un ciel si serein, les femmes de tout temps le cédèrent en beauté à presque toutes les autres, et sont encore aujourd'hui les plus laides de toute la Grèce. L'on ne saurait nous alléguer les belles Albanaises qui habitent la ville d'Athènes, puisqu'elles sont de race tout à fait étrangère⁶⁾. »

¹⁾ Un personnage anglais, actuellement membre du Parlement britannique et président du Comité albanais à Londres, questionné comment il était arrivé à s'intéresser à la question albanaise, a fait la réponse suivante :

« J'ai eu pendant assez longtemps un kavass dont j'étais fort content de son service, de son caractère et de son intelligence et j'appris par la suite qu'il était Albanais. Au moment où il allait prendre congé de moi pour retourner définitivement chez lui, je lui demandai quel cadeau lui ferait le plus de plaisir : « Vous êtes un Anglais d'une grande famille, me répondit le kavass, et sans doute un jour vous occuperez un poste important chez vous. Je vous prie de penser à l'Albanie et de travailler pour elle. »

Depuis lors et touché par ces paroles d'un simple kavass, ajoute l'honorable Aubrey Herbert — car c'est de lui qu'il s'agit — je n'ai pas cessé d'être l'ami des Albanais et de l'Albanie.

²⁾ *Les Peuples des Balkans*, esquisses anthropologiques, par EUGÈNE PITTARD, Paris-Neuchâtel, page 81. Le livre n'est pas daté mais il est de 1916.

³⁾ POUQUEVILLE, *Voyage dans la Grèce*, vol. II, page 531.

⁴⁾ Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, Paris, 1840, vol. II, pages 70 et 74.

⁵⁾ « Physically a splendid race of men, the Albanian can claim to be one of the purest and oldest races in Europe ».

Turkey in Europe, by James Baker, lieutenant-colonel, third edit., London, 1877, p. 363.

⁶⁾ *Voyage en Grèce* fait dans les années 1803 et 1804, par J.-L.-S. Bartholdy, traduit de l'allemand par A. du C..., second volume, Paris, 1807, p. 92.

Et un illustre écrivain et poète contemporain a bien trouvé une phrase élogieuse pour les Albanais qu'il a connus à Corfou : « Les types les plus nobles à Corfou étaient encore ceux des Albanais en fustanelle blanche »¹⁾.

Nous trouvons suffisant ce peu de mots sur le physique des Albanais et les citations que nous venons de faire. Occupons-nous un peu du caractère intellectuel de cette race et cherchons à voir si elle a des facultés heureuses d'esprit, si vraiment elle est intelligente, si son cerveau est capable d'un travail, d'une production sortant quelque peu de l'ordinaire.

* * *

Les Arnauts jouissent en Turquie, du renom d'être des hommes intelligents, d'avoir un esprit riche en ressources qui égale leur réputation de bravoure. Les professeurs et maîtres d'école m'ont assuré que les meilleurs élèves dans les classes c'étaient les Albanais, et que dans les concours ce sont eux qui emportent les prix. Dernièrement encore un ingénieur en Roumanie me disait que le simple *bragadji* (vendeur de boza) Albanais passe généralement pour un homme très intelligent et très instruit dans les villages du royaume moldo valaque. La même renommée, paraît-il, accompagne les Albanais en Bulgarie, comme en Serbie, jusqu'à Belgrade.

En Turquie, outre des artisans et des ouvriers, on rencontre partout, à Constantinople, comme dans les villes les plus éloignées de l'Asie-Mineure, un grand nombre de fonctionnaires ottomans d'origine albanaise, occupant des postes dans toutes les branches de l'administration. C'est à eux que s'adressent les paroles de V. Bérard citées plus haut (p. 13). Et généralement, en effet, ces fonctionnaires albanais font leur chemin beaucoup plus vite que les Turcs et sont fort estimés par ceux-ci. Il n'était donc chose rare pour un voyageur de rencontrer un juge, un procureur, des officiers, un général ou un gouverneur albanais. D'aucuns même disent que les meilleurs fonctionnaires ottomans c'étaient les Albanais.

Un consul de France qui a très longtemps vécu dans le nord de l'Albanie n'hésite pas de dire que « la nature a doté l'Albanais d'une rare intelligence »²⁾. Hecquard, dans d'autres pages, parle de l'amour de l'éloquence que professent les Albanais et fait un portrait bien flatteur de la femme shkipetare.

De son côté, l'écrivain qui a élevé un monument à la géographie et qui en a fait une véritable science, dit à propos de la race qui nous occupe :

« Ainsi les Albanais eux-mêmes sont entraînés dans un mouvement général, et quand ils seront entrés en relations suivies avec les autres peuples, on peut espérer, à bon droit, qu'ils joueront un rôle important, car ils se distinguent, en général, par la finesse de l'esprit, la clarté de la pensée et la force du caractère³⁾. »

Cette opinion de Reclus est confirmée par le passage suivant, que nous extrayons de l'un des rares bons livres écrits de notre temps sur les Albanais :

« L'Albanie est un peuple enfant. Qu'une énergique impulsion lui soit donnée prudemment, sagement, dans la voie de l'ordre et de l'instruction, nul doute qu'il ne prenne rapidement sa place parmi les nations civilisées. N'oublions pas que les Shkiptars sont fort intelligents. Lors de notre occupation des îles Ioniennes, au commencement du XIX^e siècle, ceci avait frappé nos officiers du génie, qui avaient appris le système métrique aux paysans avec la plus grande facilité⁴⁾. »

Nous gardons pour la fin, pour la bonne bouche, l'opinion d'un grand savant et anthropologue, du professeur Virchow. C'est Blowitz, le correspondant du *Times*, qui rappelle son entretien avec le docteur. Dans son cabinet ou plutôt son musée, en

¹⁾ Paul Bourget, *Voyageuses*, page 16.

²⁾ Hyacinthe Hecquard, consul de France à Scutari, *Histoire et description de la Haute-Albanie ou Guégarie*, p. 271. (Le livre ne porte pas de date, mais il est de 1837.)

³⁾ E. RECLUS. *Géographie universelle*, Paris 1876, vol. 1, p. 193.

⁴⁾ FRÉDÉRIC GIBERT. *Les pays d'Albanie et leur histoire*, Paris 1914, p. 1.

1878, pendant que le grand congrès se tenait à Berlin le lendemain de la guerre russo-turque, et en parlant des différentes races des Balkans, le savant docteur se lève brusquement :

« Tenez, dit-il, voilà la race vraiment supérieure de ces contrées. Regardez-moi cela ! » Et il me mit sous les yeux trois crânes de conformation égale. « C'est un de vos collègues qui m'a envoyé le premier et je me suis depuis lors procuré les deux autres. Ce sont des crânes d'Albanais assassinés par des Turcs. Observez ces crânes. Est-ce beau ? Est-ce superbe ? Je croyais, en recevant celui-ci, le premier, que c'était une exception. Mais ils sont tous comme cela, ces crânes albanais. Voilà la race supérieure, et de beaucoup, à toutes les autres ! » Et le Dr Virchow caressait avec une tendresse enthousiaste et des regards pleins d'amour le crâne informe qu'il tenait sur ses genoux. Puis, se levant et déposant le crâne avec attention sur le sol, il se mit à définir, dans un discours rapide et imagé, les différentes populations de la Turquie d'Europe et, à l'appui de chacune des opinions qu'il émettait, il cherchait un, deux, trois crânes : des Monténégrins, des Bosniaques, des Dalmates, des Serbes, des Bulgares, des Roumains, des Turcs et des Hongrois. Peu à peu, il avait augmenté les preuves à l'appui et, à la fin, c'est au centre d'un cercle complet et formé de crânes de dimensions différentes et plus ou moins entamés par des armes blanches et à feu, que s'acheva sa démonstration. C'était le congrès, bizarrement jugé au point de vue de la craniologie. Mais toujours il revenait à ses crânes albanais et, quand il parlait, il se baissait pour les toucher du doigt, tandis qu'il désignait les autres dédaigneusement du bout du pied¹⁾.

Mais le mieux ce serait de voir si cette aptitude intellectuelle de la race et ses grandes qualités se sont manifestées d'une façon ou de l'autre, si, en un mot, il y a eu de grands hommes parmi les Albanais qui se soient élevés au-dessus de la moyenne.

Pour répondre à cette question, nous nous contenterons de reproduire ici ce que nous avons écrit, il y a trois années, dans une petite publication²⁾, étude d'ailleurs qui n'était qu'un extrait d'un petit ouvrage publié précédemment.



En tant qu'intelligence, capacité, volonté l'Albanais n'est pas très mal doué. Il y en a même qui pensent que la nature a très bien doté l'Albanais sous ce rapport. Parmi les figures marquantes des temps modernes, on trouve un nombre assez grand d'Albanais, des hommes célèbres qui méritent un regard tout particulier, et cela d'autant plus qu'on est obligé de tenir compte des circonstances dans lesquelles a vécu cette race et des difficultés de tout espèce auxquelles elle a été en butte.

L'histoire de la Turquie nous montre une grande liste d'Albanais qui ont rempli les charges les plus hautes de l'Empire et ont joué un rôle important dans toutes les branches de l'administration.

Un livre turc³⁾ énumère 18 grands vizirs albanais dans un catalogue de 172 vizirs, du temps de la fondation de l'Empire ottoman, jusqu'aux jours de Selim III. Parmi ces grands vizirs, le premier en date est Ajaz pacha, en 942 de l'hégir, au temps du sultan Suleiman ; puis viennent par ordre : Kara Ahmed pacha, Ahmed pacha, Sinan pacha, Ferhad pacha, Lemichdji Hassan pacha, Merre Hussein pacha, Dabani Yassi Mehmed pacha, Kara Moustafa pacha, Mourad pacha, Tarhoundji Ah-

¹⁾ *Le Matin*, Paris 1901, 15 octobre, n° 6442, page 1.

²⁾ *Albanais illustres*, par LUMO SKENEO, dans « L'indépendance albanaise », n° 18, p. 27-29. Bucarest, 20 avril 1916.

³⁾ *Hadikat-ul-Vuzéra* (le Jardin des Vizirs), par Osman zadé Naib effendi, continué par Dilaver-aga zadé Ahmed Djavid bey et Abd-ul-Fettah Chevkat effendi, imprimé à Constantinople en 1271 (1853).

med pacha, Kuprili Mehmed pacha ¹⁾, Kuprili zadé Fazil Ahmed pacha, Kuprili zadé Moustafa pacha, Kuprili zadé (ou plutôt Amoudja zadé) Hassan pacha, Kuprili zadé Nouman pacha, Halil pacha, Arnaoud Memich pacha.

A cette liste, il faut ajouter cinq autres grands vizirs que l'auteur en question ne désigne pas sous le nom d'Albanais, mais dont le pays d'origine ne laisse aucun doute sur la race : Arabadji Ali pacha (Ohrida), Daltaban Moustafa pacha (Monastir), Damad Hassan pacha (Morée), Topal Osman pacha (Morée), Alemdar Moustafa pacha (né à Rousthouk — Bulgarie actuelle — mais issu d'une famille albanaise).

Depuis l'époque du sultan Sélim III, il y a eu trois autres grands vizirs albanais : Moustafa Naili pacha (de Pojani, près de Kortcha, mais dit à tort Guiritti, Crétois), Halil Rifaat pacha (né à Melnik, de parents albanais), et Ferid pacha Vlora.

De la sorte, le nombre total des grands vizirs qui ont dirigé les affaires du vaste Empire ottoman remonte à vingt-cinq.

Mais l'auteur du *Hadikat-ul-Vuzéra*, se tait sur l'origine et la race de huit vizirs, parmi lesquels il est très vraisemblable qu'un ou deux fussent d'origine shkipetare.

Nous passons sous silence le riche catalogue d'un très grand nombre de pachas secondaires, commandants d'armée, gouverneurs généraux, etc., qui se sont signalés par leurs services. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher d'attirer l'attention du lecteur sur trois des grands vizirs susmentionnés qui ont porté en Turquie à son comble la renommée des armes : Sinan, Ferhad et Kuprili.

Comme économistes. Tarhoundji Ahmed pacha (mentionné plus haut) et Kotchi bey (ce dernier de Kortcha), sont les seuls grands noms en Turquie.

Dans le domaine des arts, la Turquie a possédé des génies en la personne de l'architecte Kassim, natif du village Gramch, près de Bérat, l'auteur de la belle mosquée de Yéni Validé, près du pont de Kara-Keuy, à Stamboul; l'architecte Ahmed aga, ou plutôt Bitchakdji Ahmed aga, auteur de la mosquée du sultan Ahmed, sur la place de l'Hippodrome, et de la splendide fontaine devant la porte du vieux sérail, derrière le ministère de la justice, paraît être originaire d'Elbassan; mais aussi le vraiment génial Sinan lui-même, l'auteur de la superbe mosquée sultan Suleïman, à Stamboul, et de la non moins remarquable mosquée sultan Sélim à Andrinople, Sinan lui-même, disons-nous, auteur de plus de 200 ouvrages qui peuvent passer pour des chefs-d'œuvre, est, de l'avis même d'un historien turc contemporain, d'origine albanaise ²⁾.

En Grèce, ce sont les noms des Albanais Botchari, Miaouli, Djavèlla, Boubouline (celle-ci une femme) et de tant d'autres, qui jettent le plus vif éclat sur les guerres de l'indépendance et qui offrent les plus beaux exemples de faits d'armes.

En Moldo-Valachie, trois familles, Ghica, Lupu et sans doute celle de Ducas, ont donné des princes remarquables par leur personnalité.

Parmi les trois Lupu (Vassil, son frère Matéo et son fils Stèfan) c'est sans conteste le premier (prince de Moldavie 1634-1634), qui mérite tous les éloges par ses efforts pour la propagation de l'instruction, la fondation d'une imprimerie et l'érection de la magnifique église de Iassi.

Les Ghica, originaires de Permeti, dans la Basse-Albanie, ont donné à la Moldo-Valachie onze princes : Georges Ghicas, Grégoire Ghica I, Grégoire Ghica II, Alexandre Matéo Ghica, Charles Ghica I, Matéo Ghica II, Alexandre Ghica VI, Grégoire III Ghica, Grégoire IV Ghica, Alexandre Ghica X, Grégoire Alexandre Ghica. Le pre-

¹⁾ Par une grossière erreur on le prend parfois pour originaire de Kuprili (Véles), ville située sur le Vardar, en Macédoine; mais en réalité il était du village Rochnik, près de Bérat en Albanie, et il doit son surnom de Kuprili à un long séjour fait à Kupri, en Asie Mineure, en qualité de gouverneur de cette ville.

²⁾ J'ignore le pays d'origine du fameux Sinan; d'aucuns le tiennent pour un Italien renégat (ou converti!); mais Abdurrahman Chéref bey, actuellement historiographe et chroniqueur de la Turquie et président de la Société d'histoire ottomane, dans ses cours faits à l'école Mulkié de Constantinople, disait toujours que l'architecte Sinan était Albanais.

mier est le fondateur de cette dynastie a régné en Moldavie quelques mois en 1638, puis en Valachie de 1656 à 1695. Le dernier, Grégoire Alexandre Ghica, a régné en Moldavie de 1849 à 1856.

L'auteur Dora d'Istria (1828-1888), née princesse Hélène Ghica, fille du prince Michel Ghica, rappelle dans ses ouvrages, avec un orgueil et une coquetterie féminine, son origine albanaise.

Nous rappellerons les noms des deux princes Ducas, Georges Ducas (1674-1678) et de son fils, Constantin Ducas (1678-1683) pour lesquels quelques auteurs pensent qu'ils sont d'origine albanaise.

Mais aussi Capo d'Istria lui-même, le premier chef de la Grèce indépendante, était un Albanais originaire d'Argyrokastra, quoique lui-même soit né à Corfou; on montre encore aujourd'hui à Argyrokastro la maison de sa famille.

Le fondateur de la maison khédiviale de l'Egypte, Mehmed Ali pacha, appelé à tort par les Turcs Cavalali¹⁾, n'était qu'un simple bourgeois né à Voskop, à huit kilomètres à l'ouest de Kortcha. Son fils adoptif, le grand stratège Ibrahim Pacha, qui, sans l'intervention de l'Europe alarmée, serait à présent sultan sur les rives du Bosphore, était un autre albanaise, né d'un soldat Albanais.

En Italie, c'est sans doute la grande famille Albani²⁾ qui jette l'éclat le plus fort sur le non shkipetar. Nous devons à cette famille un pape, Clément XI (1700-1721) et un peintre de talent, Francesco Albani (1578-1660); ces noms et celui de Francesco Crispi, premier ministre à une époque plus rapprochée de nous, nous montrent que le sang des Albanais d'au delà de l'Adriatique, n'est pas resté sans acquérir de la célébrité.

Des hommes comme Arsaki, Zapa, Zografos, nous prouvent que l'Albanais est également apte pour le commerce et les opérations financières, aussi bien que pour l'épée et la diplomatie.

Sans aller très loin dans l'histoire ancienne et chercher les noms vraiment illustres de Pyrrhus, Teuta, Philippe, Spata, Aranit et Scanderbeg, sans entrer dans des dissertations sur Alexandre le-Grand et les empereurs romains Decius, Claudius, Aurelianus, Probus, Diocletianus, Galerius, Constantin, Licinius, Jovianus, Constantus, Marcianus, Léo et Anastasius (tous originaires des régions habitées dans ces temps-là par les Illyriens, par conséquent par une race de laquelle descendent les Albanais actuels), pendant les cinq derniers siècles nous trouverons une foule d'Albanais qui ont acquis de la célébrité dans les pays éloignés, comme : Manol Blessi, Merkour Boua, Georges Basta³⁾ et tant d'autres, qui ont prêté leurs talents de capitaine aux rois de France, d'Italie, ou aux empereurs d'Allemagne⁴⁾.

¹⁾ Mehmed Ali, qui est une figure vraiment remarquable, par ses capacités administratives et son tact de politicien, doit son surnom ture de Cavalali à son séjour et son commerce à Cavala, ville sur la mer Egée.

²⁾ Voici ce qu'on lit dans le grand « Dictionnaire Universel de Larousse », vol. I, art. Albani, sur cette illustre famille : «... Illustre famille de Rome, originaire de l'Albanie; se réfugia en Italie après l'invasion des Turcs, dans le XVI^e siècle. Elle a fourni à l'église un grand nombre de prélats distingués, dont les plus célèbres sont : Jean-Jérôme Albani, qui fut sur le point d'être élevé à la papauté après la mort de Grégoire XIII et qui mourut en 1591; Jean-François Albani, élu pape en 1700, sous le nom de Clément XI. Il laissa plusieurs neveux qui devinrent cardinaux et jouèrent un rôle très important. Annibal Albani, évêque d'Urbini, mort en 1751. Alexandre Albani, son frère, bibliothécaire du Vatican qui rassembla dans sa maison de campagne, si célèbre sous le nom de *Villa Albani*, des chefs-d'œuvre de toute espèce; — Jean-François, mort en 1909, évêque d'Asti. Ayant pris part contre les Français à leur entrée en Italie, il vit son palais pillé et lui-même fut forcé de quitter Rome. Un autre cardinal de cette famille, Joseph, mourut en 1834 dans un âge très avancé, commissaire apostolique dans les légations pendant les troubles de 1831, il se fit remarquer par des actes d'une rigueur outrée. »

³⁾ Georges Basta, généralissime dans l'armée de l'empereur d'Allemagne Rodolphe II, de 1599 à 1605; ce Georges était Albanais et fils du capitaine de cavalerie Démètre Basta, qui avait servi sous Charles-Quint. Démètre Basta aurait été le premier qui a introduit la musique militaire dans l'armée.

L'oncle de Georges, Nicolas Basta, s'était signalé dans les guerres contre les Pays-Bas et la France.

⁴⁾ Voir sur les Stradiotes et condottieri la note page 6.

Des figures comme celles du poète et fondateur de la littérature moderne turque, Namik Kémal bey, de Sami bey Frasheri, du professeur Contos, à Athènes, et de Dora d'Istria, montrent que l'esprit souple des Albanais a trouvé le chemin de la gloire également sur le terrain des lettres.

* * *

Un écrivain français, qui était sans doute un peu poète à certaines heures, a écrit ces lignes à l'adresse des Albanais :

« Si la religion, dans ces contrées, a pu flotter du christianisme jusqu'au mahométisme, et du catholicisme au schisme grec, il est une chose restée immuable chez ce peuple : c'est la passion de l'indépendance et de la gloire. C'est le trait saillant du caractère, la source de l'héroïsme. Dans tous les temps l'Albanie fut le pays classique des héros : Homère y trouva Achille, la Grèce Alexandre le Grand, le pape Eugène IV Scanderbeg ¹). »

Mais il y a aussi un autre écrivain français, et celui-ci plus moderne, qui s'exprime d'une façon moins poétique mais beaucoup plus concrète sur les Albanais :

« Il existe dans la péninsule balkanique un peuple qui n'a jamais vécu par lui-même, ni pour lui-même, mais dont le rôle, à travers les siècles, a été de fournir sans cesse, aux nations voisines, de la matière humaine. L'Albanie a été le réservoir où Grecs, Romains, Byzantins et Turcs ont puisé tour à tour. Tantôt sous une forme protoplasmique en quelque sorte, je veux dire en masse non organisée, la race albanaise a rempli les vides creusés par les guerres ou la décadence dans le monde oriental. Tantôt, au contraire, elle s'est dressée, elle s'est personnifiée en un grand homme dont la main, qu'il fut Mehemet Ali, Ali Tepeleni, Scanderbey ou Pyrrhus, bouleversa tout un coin du monde et imprima sur les peuples courbés le sceau de son génie. La vie des Albanais, durant ce siècle, leur œuvre en Egypte où ils furent roi, en Grèce où ils furent les véritables ouvriers de l'indépendance, doit nous expliquer bien des époques de l'histoire ancienne, et quand les Albanais revendiquent Alexandre, Achille... l'exagération n'est que dans la forme, le paradoxe contient une vérité ²). »

Un mot encore avant de prendre congé de notre aimable lecteur. Ce n'est point une apologie des Albanais que nous avons voulu faire dans ces pages. Nous avons voulu leur rendre justice. Ce n'est pas leur éloge dithyrambique que nous avons eu en vue, mais la vérité. On a très peu écrit sur les Albanais et l'on pourrait écrire encore beaucoup sur eux. Eux-mêmes ont trop négligé la publicité et ils ont eu tort ³). C'est bon d'agir mais il faut aussi se faire connaître. Car, si Beaumarchais a conseillé la calomnie, Max Nordau, de son côté, donne le précieux avis de parler souvent de soi-même.

Nous avons fini notre court exposé par une citation empruntée à M. Bérard. C'est à dessein que nous l'avons fait. Les Albanais, en effet, ont fort peu vécu pour eux-mêmes ; leur activité, leur sang, leurs talents ont profité à leurs voisins. Ils ont consacré le meilleur de leur essence pour le bien des autres. C'était le cas jusqu'à présent et c'est justement une ère nouvelle qu'ils veulent commencer aujourd'hui :

Vivre et travailler pour eux-mêmes, pour leur Albanie.

¹) FÉLIX JULIEN, *Papes et Sultans*, Paris 1879, page 65.

²) VICTOR BÉRARD, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Paris 1893, page 292.

³) C'est une femme charmante qui a dit ces paroles empreintes de mélancolie : « ...Mais que de recherches me faudrait-il faire pour suivre cette race entreprenante (les Albanais) à Constantinople, au Caire, à Hydra, etc. ? Ce peuple agit beaucoup, mais il n'écrit guère ».

DORA D'ISTRIA, *La vie cleptique dans l'empire persan*, Paris 1893, page 202.

Kolozerar 1879 p. 26

DU MÊME AUTEUR :

L'affaire de l'Épire, le martyr d'un peuple. Sofia, Imprimerie de l'*Indépendance Albanaise*, 1915.

La population de l'Épire. Sofia, Imprimerie de l'*Indépendance Albanaise*, 1915.

Une ère nouvelle pour l'Albanie. Extrait de la revue *Les Peuples Libres*, Lausanne, 1919.

Les revendications albanaises. Extrait de la revue *Les Peuples Libres*, Lausanne 1919.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Albanais et Slaves.

Les Albanais d'après les auteurs étrangers.